

choisir

revue culturelle
n° 543 – mars 2005



Divers et unis



L'amour est là

*Nul mortel n'a pu te voir,
mille amoureux te désirent pourtant ;
il n'est de rossignol qui ne sache
que dans le bouton dort la rose.
L'amour est là où la splendeur
vient de ton visage :
sur les murs du monastère
et sur le sol de la taverne,
la même flamme inextinguible,
là où l'ascète enturbanné
célèbre Allah, nuit et jour,
où les cloches de l'église
appellent à la prière,
où se trouve la Croix du Christ.*

Hâfez (1320-1389)

Poète lyrique persan



choisir

n°543 – mars 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot, la Procure-
le Passage, Saint-Augustin
choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, tapisserie brodée
(Rajasthan)
p. 4 : Caritas
p. 10 : Philippe Lissac/GODONG
p. 23 : Fondation Hommes de Parole
p. 32 : The Gallen-Kallela Museum,
Espoo (Finlande), Studio Douglas Sivén.
p. 34 : Théâtre du Crochetan
p. 37 : B. N.

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Dynamique de l'espoir <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Le temps de la récréation <i>par Luc Ruedin</i>	
Spiritualité	9
Le tombeau du Christ <i>par Jerry Ryan</i>	
Eglise	13
La grande complication. Réorganiser le diocèse <i>par Philippe Gardaz</i>	
Théologie	17
Un Dieu métis <i>par Jean-Marc Ela</i>	
Religions	21
Rabbins et imams pour la paix. Entretien avec le Grand Rabbin Marc Raphaël Guedj <i>par Pierre Emonet</i>	
Société	26
Le grand silence. La misère de l'allemand en Suisse romande <i>par Christophe Büchi</i>	
Expositions	30
Impressions du Nord <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Théâtre	33
L'enfer sur terre <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	36
George Sand. La femme qui voulait devenir un homme <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	39
Nihilistes et misanthropes <i>par Jean-Daniel Robert</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Le vilain mois de mai <i>par Pascal Décaillet</i>	

Dynamique de l'espoir

Soucieuses de sauver leur identité, les nations, les religions, les ethnies, les cultures se définissent par la différence. Les valeurs dont elles se réclament ne sont que l'avèrs des défauts de l'autre dont il faut se démarquer, un pôle négatif qu'il s'agit moins d'ignorer que de refuser. A le regarder, le monde s'est transformé en un gigantesque et tragique kaléidoscope de haines, de mépris, de mutuelles excommunications. Faut-il, pour être lucide, s'obstiner à prendre, une fois encore, acte des divisions qui affligent le monde : querelles de clerics autour du tombeau du Christ, fossé des langues et des cultures en Suisse, exodes forcés de populations, montée de l'antisémitisme et de l'islamophobie ? Nous préférons repérer des points où ancrer l'espérance.

Ils sont nombreux, ceux qui, lassés et déçus, aspirent à un monde plus habitable. Des personnes sans qualification, éprises de liberté, de sens et parfois de spiritualité, se retrouvent dans des petits groupes pour échanger et chercher ce qui unit ; des cellules de recherche et des colloques internationaux rassemblent des spécialistes, qui mettent ensemble leurs compétences pour imaginer une autre société et tenter d'en jeter les bases ; des manifestations plus tapageuses font monter la pression sur les politiciens. Dans cette mouvance aux contours mal définis, deux événements récents me paraissent porteurs d'espoir : une rencontre entre rabbins et imams à Bruxelles, et la contestation par les cantons de la politique fédérale envers les sans-papiers.

A Bruxelles, des rabbins et des imams représentant les principales tendances de leurs communautés, des plus libérales aux plus conservatrices, ont condamné le terrorisme au nom de Dieu. En dénonçant les amalgames politico-religieux et la lecture fondamentaliste de la Torah et du Coran, ils ont créé une vraie « dynamique de l'espoir »¹ qui pourrait bien bousculer la prudence des diplomates et les calculs des politiciens. Ils ont jeté les bases d'une amitié judéo-musulmane, ce qui est déjà un grand progrès, mais ils ont surtout proposé un nouveau paradigme que toute initiative œcuménique ou de dialogue interreligieux serait bien inspirée de reprendre à son compte. Faire l'inventaire des textes fauteurs de violence contenus dans les traditions respectives, découvrir comment certaines époques les ont interprétés dans un sens

de paix et d'ouverture, ce chemin a plus de chance d'aboutir à une mutuelle compréhension que l'acharnement à considérer l'autre comme un pôle négatif ou que la naïveté qui ignore l'histoire. En recherchant dans leurs propres traditions les passerelles qui permettent de rejoindre l'autre en amont des turbulences polémiques, les rabbins et les imams réunis à Bruxelles ont opté pour un « œcuménisme vertical » très prometteur.

Dans notre pays, l'attitude envers les étrangers en général et les sans-papiers en particulier est révélatrice des valeurs que cultive notre société. L'enjeu n'est pas simplement politique, ni même éthique, il concerne la foi, l'image du Dieu auquel on se réfère. Dis-moi comment tu traites ton prochain et je te dirai quel est ton Dieu ! Par le seul fait de son altérité, l'étranger nous met en demeure de reconnaître et d'accepter l'héritage commun aux trois religions monothéistes, dont la loi la plus sacrée est la protection de la vie. Plus profond encore et plus décisif, un immense courant « altruiste » qui prend sa source aux origines de l'humanité traverse les âges, les civilisations et les religions, et les féconde, la fameuse règle d'or : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même » ou, positivement dit : « Fais à autrui ce que tu veux qu'on te fasse à toi-même. »² Seule valeur vraiment universelle, témoin d'une première révélation commune à toute l'humanité, il reste le relais incontournable de tout avancée vers un monde plus paisible.

Pierre Emonet s.j.

1 • Professeur Ady Steg, président de l'Alliance israélite mondiale.

2 • Cf. **Jeanne Hersch**, *Le droit d'être un homme*, Unesco/Payot 1968.

■ Info

Epiceries Caritas

Le chiffre d'affaires des Epiceries Caritas en Suisse a augmenté une nouvelle fois de 40 % l'an passé, démontrant que de plus en plus de personnes dans notre pays vivent en dessous ou au niveau du seuil de pauvreté et sont fortement dépendantes de denrées alimentaires très bon marché. Elles reçoivent des services sociaux ou de leur Caritas régionale une carte de légitimation leur permettant d'y faire des achats.

Les Epiceries Caritas vendent des denrées alimentaires et des produits d'usage quotidien à des prix entre 30 et 50 % meilleur marché que dans les grandes surfaces. Cette marchandise provient de productions excédentaires, de séries imparfaites, de fausses livraisons ou de liquidations et sont achetées de manière centralisée. Les produits frais, comme les fruits et légumes et le pain, sont achetés sur le marché local. De nouvelles épiceries sont prévues, l'une à Morges, l'autre à Thoune.



■ Info

Des jésuites à Porto Alegre

Le secteur social de la Conférence des provinciaux de l'Amérique latine (CPAL) a décidé de promouvoir la présence des jésuites au Forum de Porto Alegre, « dans le but de faire entendre la voix et le témoignage des pauvres et des peuples marginalisés, particulièrement ceux du Brésil, du Paraguay et d'Argentine ». Plus de 150 personnes, jésuites et collaborateurs, y ont participé, la majorité d'entre eux en provenance de pays latino-américains. Les délégations indienne et sri lankaise étaient aussi très bien représentées.

José Chepes Núñez s.j. de la République Dominicaine et le Père Thierry Linard de Guertechin (CIAS - IBRADES, Brasilia) ont participé au Forum sur la migration. Frère Chepes a déclaré qu'il est inutile pour les jésuites d'assister à des conférences et séminaires internationaux, à moins qu'ils ne développent leurs propres réseaux, comme celui en voie de construction pour la migration. Les participants à ces forums internationaux parlent en effet en termes de grands réseaux ou plates-formes qu'ils représentent et viennent à ces conférences avec le but de mettre en place de plus larges alliances ou de nouvelles plates-formes. D'autres jésuites ont ajouté que la Compagnie a encore trop tendance à réfléchir en catégorie individuelle et qu'elle a besoin d'accepter entièrement les implications d'une organisation de travail en réseau.

■ Info

Vietnam : Eglise et politique

Le Père Thomas Thiên Tran Minh Câm o.p., membre du Conseil des religieux du Comité central du Front patriotique du Vietnam, connu pour avoir été le « théologien des catholiques patriotes », a déclaré que face à un gouvernement corrompu, les responsables de l'Eglise catholique ne devaient pas rester silencieux. Il estime qu'« ils devraient être impliqués dans toutes les activités intéressant la société, y compris les activités politiques, car ils ont pour mission de bâtir une société équitable et pacifique et ils doivent devenir la voix des sans-voix dans l'intérêt des pauvres ». Pour lui, il est nécessaire de « revoir l'interdiction stricte » faite par Rome à l'engagement de prêtres en politique.

■ Info

Bouddhisme et compassion active

Seuls 5 % de la population de Taiwan indiquait dans les années '70 qu'ils étaient bouddhistes, contre 42 % aujourd'hui, relate l'agence APIC. La relève des novices ne manque pas.

Une des raisons de ce développement est que le bouddhisme s'est efforcé depuis quelques années d'avancer des réponses aux défis de la société actuelle. Ainsi, des sessions sont proposées sur des thèmes comme *le bouddhisme à l'ère électronique* ou *les effets dévastateurs de la société contemporaine sur les individus et sur la famille*.

Une autre raison de cet engouement provient du fait que de plus en plus de bouddhistes agissent face à la souffrance humaine et expriment une « compassion

active ». Une pionnière dans cette diaconie est la Fondation Compassion Relief Tzu Chi, fondée il y a 38 ans par Cheng Yen, une jeune religieuse bouddhiste de Taiwan, nommée en 1966 pour le Prix Nobel de la paix. Cheng Yen raconte qu'elle avait observé avec admiration des nonnes catholiques se rendre dans des villages de montagne éloignés pour y soigner des malades. Elle s'était dite alors que les bouddhistes qui parlent sans cesse de miséricorde avec tous les vivants la mettaient très peu en pratique. Elle proposa à ses élèves et voisins de mettre chaque jour quelques pièces dans un tuyau de bambou. Et c'est ainsi que commença son œuvre.

Aujourd'hui, ce mouvement est soutenu par plus de 4 millions de personnes dans le monde. Il possède des hôpitaux, des centres sociaux et des instituts de formation à Taiwan et dans plus de 20 autres pays.

■ Opinion

La valeur du dimanche

La Commission nationale suisse Justice et Paix soutient le référendum lancé par les syndicats en faveur du maintien de la tradition dominicale :

« Aujourd'hui encore, nous associons au dimanche la tranquillité, le repos, les moments réservés à la famille, aux amis et aux connaissances ou simplement le temps pris pour soi, la détente, le recueillement, le rapprochement de la nature... Cette interruption voulue du rythme de travail hebdomadaire a démontré son utilité et en dépit de toutes les prévisions alarmistes, la majorité de la population apprécie le dimanche à sa juste valeur. Pourtant, certains milieux politiques et économiques font des pieds et des

mains pour remettre en question la tradition dominicale. D'abord, il faut absolument pouvoir consommer dans les gares vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans aucune limite. S'ensuit une distorsion énorme de la concurrence à l'égard des commerces non représentés dans les gares. Inutile d'avoir beaucoup d'imagination pour comprendre que le but poursuivi est de supprimer purement et simplement l'interdiction du travail dominical. Du reste, des interventions parlementaires ont déjà été déposées dans ce sens.

» Il est évident que certains travaux doivent être accomplis le dimanche, mais il faut que ceux-ci demeurent des exceptions. Le repos dominical constitue un acquis social et culturel dont l'utilité humaine et économique est établie. Presque toutes les cultures connaissent une journée d'interruption semblable. Manifestement, les êtres humains y ont trouvé une mesure de la joie de vivre afin que le travail, la performance et le mercantilisme ne soient pas la mesure de toute chose. Car une société vivante ne se nourrit pas seulement d'activités économiques. Elle a aussi besoin d'engagements bénévoles, d'espaces de liberté à partager avec la famille, les amis, des groupes et associations, mais également d'un rythme social qui permette de cultiver les relations humaines.

» Si les jours de congé sont répartis différemment tout au long de la semaine, le temps partagé devient une denrée rare. Passer le dimanche en famille relèvera bientôt de l'exploit. Au détriment de tous, les structures de la société essentielles au maintien des relations s'écroulent les unes après les autres et le nombre des personnes souffrant de solitude ira augmentant. »

■ Info

Public Eye Award

La Déclaration de Berne et Pro Natura ont « récompensé » pour la première fois, le 26 janvier 2005 - jour de l'ouverture du Forum économique mondial (WEF) - les entreprises les plus irresponsables dans les domaines social et écologique. Le Public Eye Award de la catégorie « droits humains » a été attribué à The Dow Chemical Company, l'entreprise étasunienne de chimie qui refuse d'assumer sa responsabilité dans la catastrophe de Bhopal. Le prix de la catégorie « environnement » a été remis au groupe Royal Dutch/Shell qui n'a pas encore respecté sa promesse de mettre un terme aux combustions de gaz au Nigeria, nocives pour l'homme et l'environnement, ni assaini les nombreuses pollutions pétrolières qu'il a causées depuis 1956 dans le delta du Niger. Le distributeur étasunien Wal-Mart Stores Inc. remporte le prix de la catégorie « droits des travailleurs » : les conditions de travail en vigueur chez les fournisseurs de vêtements asiatiques et africains de Wal-Mart sont intolérables (heures supplémentaires obligatoires massives et salaires inférieurs au minimum vital). Le lauréat de la catégorie « fiscalité » est KPMG International, une société d'audit basée à Amsterdam qui encourage ses clients à des pratiques d'évasion fiscale agressives.

Enfin, des personnes du monde entier ont utilisé la possibilité d'élire sur le site Web du Public Eye l'entreprise qu'il leur semblait la plus irresponsable dans les domaines social et écologique. Le prix du public a ainsi été attribué à Nestlé S.A., critiquée notamment pour les conflits du travail en Colombie et la commercialisation agressive des substituts du lait maternel.

La Déclaration de Berne et Pro Natura exigent des règles juridiquement contraignantes et internationalement valables pour la responsabilité des entreprises. Le Global Compact de l'ONU et d'autres initiatives volontaires resteront insuffisants tant qu'ils ne seront pas traduits dans des lois et qu'ils ne s'accompagneront pas de mécanismes de contrôle et de sanction (www.evb.ch/nominierungen.htm).

■ Info

Famine au Burundi

Le Programme alimentaire mondial (PAM) a déclaré que plus d'un demi-million de personnes sont touchées par la famine dans le nord et le nord-est du Burundi. A la base de cette tragédie, il y a la sécheresse qui dévaste la région depuis 1998 ; s'y est ajouté un virus qui a touché le manioc et qui a gravement compromis les récoltes. « Le problème était connu et on n'a pas voulu ou su intervenir à temps. Malheureusement, il y a un certain fatalisme qui amène à renvoyer les problèmes tant qu'ils n'explorent pas. » Autres causes : les conditions d'environnement et de structures, en particulier le manque d'ouvrages hydriques et de meilleures semences. Or, dans l'ensemble, le Burundi est un pays qui a une terre fertile et de l'eau ; il s'agit donc de distribuer au mieux les ressources.

« Il est possible aussi que les conditions politiques du pays, qui cherche avec peine à sortir de la guerre civile, aient pu avoir un poids dans ce qui se passe dans la région du nord-est. La guérilla rend difficiles les communications et l'approvisionnement alimentaire. Il faut considérer enfin qu'au Rwanda voisin, les prix des denrées alimentaires ont connu une forte hausse. Les commer-

çants burundais préfèrent alors vendre leurs produits au Rwanda plutôt qu'au Burundi où, du coup, des biens de consommation habituelle manquent périodiquement. »

■ Info

Crises oubliées

Dans les situations de crise, les enfants sont particulièrement exposés à des maladies qui seraient évitables, à la malnutrition ou à la violence. Rien que ces dix dernières années, 2 millions d'enfants ont perdu la vie dans le monde en raison de conflits armés, plus de 6 millions ont été gravement blessés ou handicapés pour toujours, près de 20 millions ont été contraints de quitter leur foyer et plus d'un million sont devenus orphelins ou ont été séparés de leur famille.

L'appel de l'UNICEF Humanitarian Action Report 2005, paru le 26 janvier, montre qu'il y a 33 crises « oubliées », comme au Darfour, au Malawi ou en Afghanistan, qui ont pour effet que des millions d'enfants sur la planète luttent jour après jour pour survivre. Au total, 763 millions de dollars sont nécessaires pour l'aide d'urgence, (l'opération de secours dans les pays frappés par le tsunami n'est pas comprise dans ces chiffres). Rien que pour le Soudan, 289 millions de dollars sont nécessaires. C'est le montant le plus important en ce qui concerne l'aide d'urgence. En Afghanistan, des études ont révélé qu'un enfant sur neuf mourait avant d'avoir un an, qu'un enfant sur six n'atteignait pas l'âge de cinq ans et que toutes les 20 minutes, une mère meurt en raison de complications durant la grossesse ou à l'accouchement.

Le temps de la récréation

Voici déjà quelques années, j'avais lu « Mémoire et Résurrection » de Georges Haldas. J'avais été fasciné par le chapitre intitulé « Le temps des confitures ». Je le demeure. L'auteur y décrit la petite mère et Tato sa tante confectionnant la « gelée rouge » dans la vieille cuisine aujourd'hui détruite de la rue des Philosophes. Avec le talent qu'on lui connaît, Haldas dépeint l'univers familial, aussi réel qu'impalpable, qui resurgit en sa mémoire. Il nous restitue l'alchimie intime transformant la scène - le grand chaudron en cuivre, les pots de confiture, la vieille table de cuisine, ces présences féminines essentielles - en une présence aussi vivante qu'insaisissable. Par un extravagant parallèle, il pense alors à la résurrection de Jésus-Christ : de même que la vieille cuisine, échappant au régime de l'espace-temps, resurgit en sa mémoire avec une densité presque charnelle, de même, porté par l'éternelle mémoire du Père, le corps glorieux de Jésus a dû, nimbé par la prodigieuse énergie de la Résurrection, apparaître à Marie de Magdala comme parfaitement consistant.

Aussi curieux que cela puisse paraître, n'avons-nous pas en cette œuvre - je veux parler du travail secret de l'âme qui se déroule dans la prière - à vivre notre propre temps des confitures ? Ainsi, m'est revenu à la mémoire, porté par une énergie venue d'ailleurs, le temps heureux de la récréation dans la cour du château de mon village natal. Je voyais, distinctement, cette place avec ses marronniers, sa fontaine, son vignoble environnant. J'entendais la sonnerie qui, à mon plus grand dam, me rappe-

lait l'inévitable reprise des classes. Je sentais les odeurs printanières lorsque grandissaient les jours et pouvais presque toucher le rugueux de la pierre sur laquelle j'aimais me reposer. Il n'est pas jusqu'à la subtile et délicate lumière irisée traversant l'épais feuillage du marronnier qui ne me revenait en mémoire.

Certes, la force de l'image n'avait d'équivalence que la fulgurance de la vision. Et pourtant. Comment ne pas être bouleversé par cette charnelle apparition ? Comment ne pas éprouver ses effets bienfaisants ? Ces minutes heureuses réapparaissaient alors que je les croyais à jamais perdues. Mystérieuse mémoire que j'aime appeler relationnelle. Car si ces temps resurgissent, c'est qu'ils sont inscrits en ma chair et la marquent de manière indélébile. C'est aussi qu'ils sont porteurs des mille relations que je tissais, consciemment ou non, avec les êtres et les choses que je rencontrais.

Je ne peux alors m'empêcher de penser et de croire que Celui qui a marqué de sa présence relationnelle unique - celle qu'il avait avec la Source de la Vie - ceux qui l'on connu de chair, ne soit, par son Esprit, Celui qui aujourd'hui encore, quand et à qui il le veut, apparaîtrait comme le Ressuscité.

Luc Ruedin s.j.

Le tombeau du Christ

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

L'église du Saint-Sépulcre est brune. Les briques intérieures et extérieures exhibent les tons les plus variés de brun, couleur de ruine et d'impureté. L'atmosphère elle-même y est brune, d'un brun anarchique et désordonné. L'église pue le délabrement et la négligence. Les murs sont noircis par des siècles de chandelles ; les pierres du sol sont dénivelées ; les balustrades tremblent ; toute l'église est plongée dans l'obscurité. Des échafaudages se dressent tout autour du clocher ; et ils y sont très évidemment depuis longtemps. A l'intérieur, des échelles inutilisées s'adossent aux murs.

Il ne reste de cette église qu'une partie de ce qu'elle fut. A l'origine, c'était une basilique cruciforme, avec un atrium et une longue nef menant au Calvaire et au Saint-Sépulcre. Les Turcs démolirent l'atrium et la nef. Il ne demeure que la « tête » du bâtiment d'origine. L'entrée d'aujourd'hui était simplement une porte de côté, qui menait presque immédiatement au sépulcre lui-même.

Pour atteindre l'église, il faut traverser un labyrinthe de ruelles et de boutiques. On n'aperçoit aucun signe de son existence jusqu'à ce qu'on arrive devant cette porte. La tombe du Christ est enclose dans un petit mausolée couvert de marbre et surmonté d'un baldaquin. On appelle cette structure, l'édicule. On entre dans la tombe par un étroit passage. Quatre personnes seulement peuvent y tenir à la fois. Un prêtre grec or-

thodoxe dirige la circulation. En face de l'édicule, pas très grand, mais occupant un terrain d'une valeur inestimable, se trouve le chœur grec. En ajout au dos de l'édicule, et incorporant une partie de la tombe, se trouve une minuscule chapelle copte. Chaque fois que j'arrive, il y a un moine ou une nonne occupant cette chapelle - la chapelle tout entière.

D'après ce que l'on m'a raconté, elle fut construite en une nuit par quelques Ethiopiens qui s'étaient cachés dans l'église, malgré l'interdiction formelle de construire quoi que ce soit de plus. Mais les Turcs avaient une loi stipulant que tout bâtiment construit durant la nuit ne pouvait être démoli, et c'est ainsi qu'elle est toujours là, superflue, gênante, une présence copte bien tenue, mais dont l'humilité obstinée est un émouvant témoignage. Dans une alcôve derrière l'édicule, les murs noircis d'une chapelle syrienne (détruite par un incendie et jamais restaurée) exhibent encore leurs icônes carbonisées. A côté, la chapelle latine, sur laquelle il n'y a rien de spécial à dire.

En bas, on peut voir les fondations d'origine, celles du temple de Constantin. Une chapelle marque l'endroit où Hélène, mère de l'empereur, découvrit la vraie croix. Comme toutes les ruines, le tout est très austère.

Ce voyage en Terre Sainte fut pour moi un véritable don ; un don totalement inattendu ; un don dans toutes les acceptions du terme. Un vieil ami, qui habite maintenant en Israël, me l'avait offert ; mieux encore, il s'était mis à ma disposition pour quinze jours. Quand on reçoit un don gratuit, tombant du ciel et immérité, on ne se pose pas de questions : on s'en réjouit. Malgré tout, je ne m'attendais pas à grand-chose lorsque je suis allé au Saint-Sépulcre. On m'avait raconté trop de déceptions, trop de scandales, trop de dégoûts associés à ce lieu de pèlerinage, le plus ancien et le plus sacré de la chrétienté. Je n'étais pas du tout prêt à ce que j'allais y vivre...

On arrive au site du Calvaire par un escalier tournant. La tombe et la croix sont si proches que je me sens désorienté. Ce n'est pas du tout ce que j'imaginai. Ici aussi les Grecs sont gardiens de la chapelle principale. Sous l'autel, une partie du rocher du calvaire est exposée à la vénération des fidèles. A droite se trouve la chapelle latine, une espèce d'annexe. Les coptes éthiopiens habitent sur le toit, dans de petits logements d'une chambre chacun, à côté d'une chapelle dédiée à sainte Hélène. Ils font sécher leur lessive devant leur cellule.

Paradoxe

Bien des gens sont scandalisés par le Saint-Sépulcre. Les misères des chrétiens y sont trop évidentes, leurs haines mesquines, leurs jalousies. Moins d'un mois avant mon arrivée, pendant une procession en l'honneur de l'Exaltation de la croix, Grecs et franciscains se sont

battus dans l'église au sujet de l'ouverture ou fermeture d'une certaine porte ; la police israélienne a dû intervenir. Les disputes entre les différents groupes en charge des lieux sont si sérieuses que les clefs de la basilique sont sous la garde d'une famille musulmane. Cette misère, physique et morale, est réelle et ne se cache pas. La basilique du Saint-Sépulcre n'est pas une église typique, antiseptique, convenable, propre et édifiante. Elle proclame notre vérité confuse et malpropre, et l'accepte. C'est bien à cause de cette réalité d'ailleurs, qu'il est là, ce Saint-Sépulcre, témoin de la vérité fort trouble de l'Incarnation et du massacre d'une Personne de la Sainte-Trinité. Il reflète, brutalement, et notre misère, et notre grandeur. C'est un miroir de notre obscénité, mais aussi de notre sainte folie.

Les Coptes, les Arméniens, les Grecs et les Latins qui y vivent ensemble et qui y réclament leurs droits territoriaux ou cérémonieux (réels ou imaginaires) se tapent sur les nerfs, c'est vrai ; mais ils proclament aussi la diversité du

Corps du Christ et la richesse de leurs traditions bien distinctes. Leur unité fondamentale n'est pas évidente au premier coup d'œil, mais elle existe bien réellement, dans l'eucharistie. Que cela leur plaise ou non, le Corps du Christ est indivisible. Leurs enfantillages ne peuvent nier cette unité chaotique, l'unité tangible des pèlerins.

Dans la tombe du Christ, on ne se demande pas si la personne à genoux près de vous est catholique, orthodoxe, de rite oriental ou protestante. Ici, nous sommes tous unis en une seule foi,

Saint-Sépulcre, copte lisant les Ecritures.



en un seul amour. Nous espérons une résurrection commune où le Christ sera tout, en tous. Il y a même des musulmans qui viennent prier au Saint-Sépulcre pour rendre hommage au plus grand des prophètes précédant Mohammed, et à sa mère Marie pour laquelle ils ont une tendresse toute particulière. Il y a aussi les « juifs pour Jésus », bien plus nombreux et actifs que je ne l'aurais cru, qui reconnaissent le fils de Marie comme le Messie promis (tout ambiguë que soit cette reconnaissance).

C'est l'un des paradoxes du Saint-Sépulcre, qu'en ce lieu où la fragmentation des chrétiens est exposée nue aux yeux de tous, l'unité du peuple pieux de Dieu se manifeste avec plus de profondeur que nulle part au monde.

La prière de tous

Il y a bien des choses à voir à Jérusalem et je n'avais que trois jours à y passer ; pourtant je me suis senti continuellement attiré par le Saint-Sépulcre, y revenant plusieurs fois. C'est un lieu comme nul autre au monde, à cause de ce qui y prit place sous Ponce Pilate ; à cause des larmes et des prières de générations de pèlerins qui sacrifièrent des années de leur vie et endurent on ne sait quelles horreurs afin de pouvoir baiser les témoins matériels de leur salut : le roc de la croix et le roc du tombeau. Tout ce qu'ils y ont apporté de foi, d'espoir, d'amour subsiste en ce lieu et le sanctifie. Il n'est pas nécessaire de penser ici ; l'église prie en moi, pour moi.

Et je prie avec et pour les pèlerins qui s'approchent du rocher du Calvaire, qui rampent sous l'autel pour toucher de leurs lèvres et de leurs mains la pierre, témoin de leur rédemption. Il y en a qui multiplient des prostrations ; d'autres qui s'approchent gauchement, comme moi

qui me demande si mon genou me permettra de me relever. Devant moi, un groupe de jeunes femmes chantent doucement un hymne pascal en attendant leur tour. Je rampe sous l'autel, baise le rocher et réussis à me remettre sur mes pieds sans me donner en spectacle.

Mais c'est devant la tombe vide que je préfère m'attarder. Le premier soir, j'ai fait la queue derrière plusieurs personnes qui attendaient d'entrer dans l'édicule. Tout à coup, l'orthodoxe en charge de diriger la circulation s'avance vers moi, me prend par la main, et m'introduit dans l'édicule devant tous les autres. Pourquoi ? Je n'en sais rien. A ma sortie, il m'embrasse. Je m'agenouille dans le tombeau du Christ et une prière me vient spontanément aux lèvres. Je laisse tout ici : tous ceux que je connais, que j'ai connus, que je connaîtrai, et je demande pardon pour nous tous, je rends grâce pour tout ce que nous avons reçu, je remets tout et tous entre les mains du Ressuscité. Ce n'est pas ma prière. C'est la prière de tous pour tous.

Emotion partagée

Je reviendrai plusieurs fois. Il y a quelques bancs au fond du chœur grec qui font face à la tombe du Christ. J'y passerai bien des heures, en silence, dans l'ombre. Le recueillement, l'émotion intense des pèlerins sont palpables et émouvants ; j'y baigne. Un groupe d'orthodoxes se réunit devant moi et se met à chanter tranquillement, en anglais, ce que je crois être les antiphones du Samedi Saint, un chant paisible et puissant qui intensifie l'atmosphère. Ils chantent les femmes porteuses de myrrhe se hâtant vers la tombe, les anges étonnés de l'enterrement de leur Créateur, la Vierge pleurant son unique enfant, comme si ces mystères étaient

fixés dans le temps et présents ici même. Cela dure longtemps ; j'aimerais que cela ne finisse jamais. Il me semble que ce serait un merveilleux moment, un merveilleux endroit pour mourir.

Tout à coup, le silence est brisé par une rafale d'orgue. Je ne l'avais pas remarqué. Bientôt, il en sort une musique martiale. Un frère, fort agité, nous ordonne d'évacuer les lieux. Entre alors une procession d'aristocrates, entourés de franciscains et vêtus comme il se doit en chevaliers et damoiselles. Ils s'alignent en deux rangs se faisant face, et se lancent dans leurs nobles dévotions. Le tout me semble mi-drôle, mi-repoussant.

Par contraste, leurs parents pauvres, les coptes éthiopiens sur le toit qui s'accrochent à leur petite chapelle touchant l'édicule, à leur minuscule basilique en honneur de sainte Hélène, sont un témoignage vivant de la pauvreté, de l'humilité tranquille.

J'aurais voulu mieux les connaître. De bien des façons, ils semblent planer au-dessus des sottises se déployant plus bas et ils ont l'air plus heureux que leurs voisins mieux dotés et plus prestigieux. Leurs regards pétillent. Ils demandent l'aumône sans honte, joyeusement, simplement.

Présence eucharistique

Le matin qui suivit ma première visite au Saint-Sépulcre, j'ai assisté à la messe au patriarcat chaldéen. Je fus frappé soudain par le fait que celui dont j'avais vénéré la tombe vide, la veille, au coucher du soleil, était ici présent, à son lever, dans l'eucharistie, signe de son corps ressuscité. Et pourtant, c'est bien parce que la tombe est vide que Jésus est là, et cette tombe vide est elle-même un signe de la présence eucharistique - en fait, c'est la source de cette présence. Étonnamment, c'est à partir de l'obscurité et du désarroi du Saint-Sépulcre que brille la faible et fragile lumière qui illumine les âges, et donne son sens à notre existence de pacotille.

J. R.

Il y a 50 ans mourait Pierre Teilhard de Chardin s.j.

Pour rendre hommage à ce scientifique jésuite visionnaire
choisir lui consacra
en avril un numéro spécial.

La grande complication

Réorganiser le diocèse

●●● **Philippe Gardaz**, Lausanne

L'organisation d'un diocèse n'est pas chose secondaire pour laquelle une attention sporadique suffirait. Il s'agit de la structure, et dès lors du (bon) fonctionnement, d'une des Eglises particulières dans lesquelles et à partir desquelles existe l'Eglise catholique, pour reprendre les termes de Vatican II (LG 23). On ne saurait s'en désintéresser sous prétexte que l'organisation des institutions relève du droit, donc du contingent, pour ne pas dire du matériel, et que l'énergie qu'on y consacre détourne en définitive de l'essentiel, la diffusion du message évangélique et la célébration des sacrements. Si l'organisation d'un diocèse n'est pas simple et claire, la tâche de tous les agents pastoraux, laïcs compris, s'en trouve compliquée, aggravée. Le bon sens indique que si un réseau est trop biscornu, les « fluides », soit les idées, l'information, les messages, les convictions, circulent mal. Toutes les impulsions se perdent dans le labyrinthe. Mais les usines à gaz ne se construisent pas en un jour. Elles sont le fruit, si ce n'est de l'histoire, du moins d'une évolution qui mérite, pour notre diocèse, un large coup d'œil rétrospectif.

A la fin du VI^e siècle, saint Maire transféra le siège épiscopal d'Avenches à Lausanne. L'évêché allait de l'Aubonne et du Jura à l'ouest, à l'Eau Froide et à l'Aar à l'est ; de la rive du Léman au sud, jusqu'à Soleure et à l'Erguel au nord. Le diocèse de Genève, fondé au IV^e siècle déjà, comprenait en gros, outre le territoire du canton de Genève, la Côte vaudoise jusqu'à l'Aubonne, les vallées de la Valserine et du Séran, ainsi que l'actuel département de la Haute-Savoie. A la Réforme, l'évêque de Genève se fixa à Annecy (1564) alors que celui de Lausanne résida tantôt en Savoie, tantôt à Besançon d'où il dirigea la partie du diocèse restée catholique. Il ne s'installa définitivement à Fribourg qu'en 1663. En 1819, le Saint-Siège rattacha le territoire du (jeune) canton de Genève au diocèse de Lausanne, qui avait perdu le Vallon de Saint-Imier (1802) et le décanat de Soleure (1814) rattachés au diocèse de Bâle. Il en fut de même pour la région de Bienne (1828) et la partie du canton de Berne sise sur la rive gauche de l'Aar (1864). Ce n'est qu'en 1925 que la collégiale Saint-Nicolas à Fribourg fut érigée en cathédrale et que, dès lors, l'évêque de Lausanne, puis de Lausanne et Genève (1821-1925), porte le titre d'évêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

église

Notre diocèse (Lausanne, Genève, Fribourg, sans oublier Neuchâtel) vit une profonde réorganisation, concrétisée par la création d'unités pastorales (UP) comprenant plusieurs paroisses voisines. Mais qu'en est-il sur les plans cantonal et diocésain ? Même sans calendrier perpétuel, sans chronographe, sans « rattrapante » ni sonnerie à répétition, sans quantième perpétuel ni phases de lune, un terme d'horlogerie s'impose : « la grande complication », tant les conseils, organes, vicaires, commissions, délégués et équipes sont nombreux et imbriqués, au risque de freiner l'élan créatif de notre Eglise. Pour mieux saisir le présent, un bref retour dans l'histoire s'impose.

Deux éléments caractérisent le diocèse actuel : d'une part, un territoire composite, fruit des rattachements et détachements que nous venons d'évoquer ; d'autre part, l'existence de deux pôles, Fribourg et Genève.

Les vicaires

La cité du bout du lac eut en effet dès 1846 un vicaire général (on dirait aujourd'hui vicaire épiscopal, soit un délégué de l'évêque diocésain pour un territoire déterminé), vu l'importante population catholique de ce canton, qu'il s'agisse des indigènes des communes réunies en 1815-1816 ou des immigrés nombreux à s'installer dans cette métropole.

Paradoxalement, les difficultés liées au Kulturkampf, en particulier l'expulsion de Mgr Mermillod et la confiscation des églises (1873), renforcèrent le sentiment identitaire de la communauté catholique genevoise, qui demeura vivace au siècle suivant sous l'impulsion de vicaires généraux marquants, tels Henri Petit (1932-1956), Marcel Bonifazi (1956-1975) ou Fernand Emonet (1975-1987).

Il y eut un vicaire général aussi à Lausanne dès 1960 et à Neuchâtel dès 1966. De 1971 à 1987, l'organisation fut claire : il y avait cinq vicaires épiscopaux (Lausanne, Genève, Fribourg français, Fribourg allemand, Neuchâtel) qui représentaient l'évêque diocésain (Mgr Mamie) résidant à Fribourg, comme l'évêque auxiliaire (Mgr Bullet), au demeurant vicaire général.

Depuis 1987, les deux évêques auxiliaires, toujours vicaires généraux malgré leur mission prioritaire limitée aux cantons de Genève et Vaud (partie LGF), assistés chacun par un délégué épiscopal, résident l'un à Genève et l'autre à Lausanne, les autres vicaires épiscopaux étant maintenus. Depuis l'été 2004, le

vicaire général diocésain exerce aussi, à titre transitoire, la fonction de vicaire épiscopal pour le canton de Vaud.

Confédération d'Églises

L'histoire récente du diocèse fait ainsi apparaître une lente mais inéluctable évolution vers une confédération d'Églises autocéphales. Malgré le Conseil épiscopal, qui compte une dizaine de membres, chaque « Église cantonale » a évolué selon son dynamisme propre, avec son responsable local, ses organes et son répondant administratif (fédération ou corporation cantonale). Dans ce contexte, l'évêque diocésain est devenu un personnage relativement lointain, perçu comme une instance d'éventuels recours et non plus comme le pasteur ordinaire et immédiat, pour reprendre les termes traditionnels.

En plus de cette fragmentation du diocèse, l'émergence d'une myriade d'instances diverses est venue compliquer le tableau au-delà du raisonnable. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les premières pages de *l'Annuaire diocésain* pour y trouver en plus du Conseil épiscopal, notamment le Conseil presbytéral, le Collège des consultants, le Chapitre cathédral, la Commission diocésaine de planification pastorale, la Commission pour le diaconat permanent et, récente création, le Conseil pastoral diocésain. Sur Internet, la brève présentation du Vicariat épiscopal du canton de Vaud énumère l'Equipe du vicariat, le Conseil de l'Église catholique dans le canton de Vaud, le Bureau des dicastères, le Conseil des doyens, le Comité de la fédération des paroisses, le Conseil de la migration et le Conseil pastoral vaudois. Et l'énumération est loin d'être complète, si l'on pense, par exemple, aux or-

ganismes des ministères spécialisés ou aux œuvres de diaconie comme Caritas. Le tableau est semblable dans les autres cantons.

Un constat s'impose : l'infinie complication de l'organisation diocésaine débouche sur une polysynodie aiguë et sa conséquence naturelle : l'épuisement des responsables pastoraux qui courent d'un conseil à une commission, pour y retrouver (à peu près) les mêmes personnes d'un organe à l'autre. Nous sommes en pleine « Eglise photocopiant », selon l'expression de feu le cardinal (désigné) Hans Urs von Balthasar.

Les fidèles ne s'y retrouvent plus, car la fonction des responsables pastoraux n'apparaît pas clairement. Ils voient le pape à la télévision, leur curé à la paroisse, mais l'image et le message de leur évêque sont flous. C'est inévitable lorsque, en plus de la complication susmentionnée, les demi-mesures sont monnaie courante : ainsi, il n'y a pas de vicaire épiscopal au vicariat épiscopal de Genève ; le vicaire général du diocèse est aussi vicaire épiscopal pour le canton de Vaud et réside à Bulle ! Il a été déchargé de la présidence de la Commission diocésaine de planification pastorale, mais garde la responsabilité générale de toute la réorganisation pastorale du diocèse. L'évêque auxiliaire anciennement chargé du canton de Vaud demeure membre du Conseil épiscopal alors qu'il n'a plus guère de fonctions dans le diocèse. Aurait-on oublié que le grand écart n'est pas une posture convenable ?

Fribourg, capitale diocésaine

Nous avons parlé d'un pôle, Genève. Nous ne saurions oublier l'autre, Fribourg, car c'est le principal. Du fait que

l'évêque y réside depuis plus de quatre siècles, du fait que s'y trouvent nombre d'institutions catholiques, en lien notamment avec l'Université, du fait que la majorité du clergé diocésain vient de la campagne fribourgeoise, Fribourg est la capitale naturelle du diocèse.

Bien que Genève cultive une ancienne tradition d'autonomie, le diocèse est incontestablement « fribourgocentrique » et, dans cet ordre d'idées, il faut évoquer un phénomène récent : la joie des Fribourgeois d'avoir actuellement un évêque fribourgeois, musicien de surcroît. Pour les nostalgiques, l'abbé Bovet et l'abbé Kaelin sont de retour. Et le 24 mai 1999, à l'issue de la consécration épiscopale de Mgr Genoud, la joie se lisait sur les visages. Elle explosait même, comme les salves d'honneur du Corps des grenadiers fribourgeois. A la réception qui suivit, le nouvel évêque fut hissé, presque de force, sur la scène pour y chanter l'hymne national (local) : le *Ranz des vaches* !

Au-delà de la joie, fort compréhensible, cette « restauration » fribourgeoise n'est pas sans conséquence : les Fribourgeois ont encore plus tendance à considérer l'évêque diocésain comme *leur* évêque. Ils attendent, d'autant qu'il est fribourgeois, qu'il s'occupe personnellement des affaires fribourgeoises, comme à l'époque, fort lointaine, où l'essentiel des paroisses et des fidèles se trouvaient dans leur canton.

Mais si Fribourg est incontestablement un centre catholique important, ils oublient trop souvent qu'il y a plus de catholiques dans le canton de Vaud que dans le canton de Fribourg et autant à Genève que chez eux. Même s'il réside à Fribourg et même s'il est fribourgeois, l'évêque diocésain est l'évêque de tout le diocèse.

L'air du temps et les traditions

A notre époque, le réseau de proximité officiel, paroissial principalement, n'est de loin pas l'unique porteur du message de l'Eglise. Mais il n'en demeure pas moins la voie ordinaire de proposition de la foi. Il mérite donc de ne pas étouffer dans une absurde complication.

Les interventions de l'évêque diocésain dans les médias, les contacts directs qu'il a avec de larges milieux, bien au-delà de ses ouailles, tout cela est déjà apprécié. Mais même si la philosophie est la plus belle musique, le pasteur de l'Eglise particulière est « chef d'entreprise ». Le vocable fera bondir. Toutefois Vatican II nous rappelle (LG 25-27) que si les évêques proclament l'Evangile et célèbrent les sacrements, ils doivent aussi diriger leur diocèse.

Cela implique bon nombre de décisions d'ordre administratif, pénibles parfois. La crainte de blesser, de diviser les en détourne quelquefois. Et la décision, qu'il faut finalement prendre quand même, apparaît alors non seulement tardive mais aussi brutale. L'air du temps n'est d'ailleurs pas favorable à l'exercice de l'autorité, en Eglise pas plus qu'ailleurs, car l'individualisme, typique de notre époque, y fait florès.

Au surplus, la tradition helvétique veut que les questions matérielles soient prises en charge par des organismes para-ecclésiaux gérés par des laïcs, comme les associations paroissiales vaudoises, genevoises et neuchâteloises ou les paroisses « administratives » fribourgeoises, ainsi que les fédérations ou corporations qui les regroupent.

Cette répartition des tâches a naturellement éloigné les ecclésiastiques des activités de direction. Mais la dichotomie pastorale/administration est, dans la durée, source de problèmes. Le sub-

til équilibre à trouver entre responsables pastoraux et instances administratives postule que ceux-là s'intéressent vraiment à l'activité de celles-ci.

Appel à la simplification

Le diagnostic est posé. Mais quelle thérapie peut-on proposer ? Une attitude nouvelle qui implique un réexamen systématique des habitudes.

Par exemple, est-il justifié que tout évêque auxiliaire, qui n'est pas vicaire général par nature, le soit quand même alors que sa mission prioritaire est limitée à un canton ? Est-il opportun que dans deux cantons (Genève et Vaud) le vicaire de l'évêque ait à ses côtés un délégué épiscopal ? Est-il adéquat de maintenir des conseils pastoraux cantonaux qui, depuis des décennies, peinent à trouver leur place, leur rythme, sans y parvenir ? Quant au Conseil pastoral diocésain, constitue-t-il vraiment un apport à la vie du diocèse ?

Il faut dans une approche nouvelle examiner le principe même de tous les (nombreux) organes pastoraux et avoir le courage d'élaguer, de regrouper, de supprimer même. Il ne s'agit pas de faire un bel organigramme pour le plaisir du beau voir mais, d'une part, d'affecter au mieux les (maigres) forces disponibles et, d'autre part, de permettre à l'influx pastoral de l'évêque diocésain d'atteindre ses fidèles. Et aussi d'imaginer que, malgré ses allures technocratiques, le souci d'une bonne organisation est favorable à la mission de l'Eglise.

Ph. G.

Un Dieu métis

●●● **Jean-Marc Ela**, Montréal

*Théologien et sociologue camerounais,
membre du Groupe de travail sur les réfugiés
du Centre Justice et foi*

Les pays du Nord se mobilisent pour gérer le contrôle des frontières selon les critères du libre-échange en faisant le tri entre gens utiles et gens inutiles. D'après ces critères, les pauvres ou les « naufragés de la planète » sont une humanité de surcroît dont les pays riches n'ont que faire. Ces Barbares doivent être enfermés dans leurs enclos au moment où les orphelins de la guerre froide réinventent l'ennemi à partir du Sud, la nouvelle menace.

Dans ce contexte, on ne peut que s'interroger sur l'impact et les dérives des politiques restrictives qui, en matière d'immigration et d'asile, mettent en cause l'Etat de droit et le lien social. Aucune civilisation digne de ce nom ne peut exister sans donner toute sa place au principe d'hospitalité. Aussi faut-il redouter les ravages du déficit humain dans les pays occidentaux qui se ferment à l'immigré et aux personnes en quête de protection.

Si l'on juge la démocratie à la manière de respecter les droits humains et de traiter l'étranger, on prend conscience des effets pervers des politiques d'immigration et d'asile qui se fondent sur l'idéologie du bunker. On ne peut que constater l'érosion des droits à l'égard des réfugiés : en Occident, les pays d'asile deviennent rares. Les gouvernements refusent de reconnaître que l'immigré ou le demandeur d'asile, à titre d'être humain, est sujet de droits. A la limite, ces gouvernements n'hésitent pas à violer un lieu de culte pour expulser

les réfugiés vers des pays où ils risquent la torture ou la mort. Bien plus, à Ottawa, la ministre de l'Immigration va jusqu'à vouloir interdire aux Eglises d'exercer leur ministère d'accueil et de compassion en les sommant de cesser d'offrir l'asile aux réfugiés menacés d'expulsion. En tentant d'assimiler le droit d'asile au crime, on tend à gérer les menaces par l'enfermement, la violence et l'arbitraire. Devant une opinion fabriquée par les manchettes du téléjournal, qui n'aident pas toujours à saisir les vrais enjeux des systèmes socio-politiques mis en place à travers les lois antiterroristes, il est urgent d'insister sur la pertinence de la reconnaissance et du respect de l'autre jusque dans l'espace du politique, de désamorcer la peur de l'autre en vue de civiliser l'Etat et de réinventer la citoyenneté.

1 • Le Centre Justice et foi a été fondé en 1983 par un ensemble d'entreprises chrétiennes à caractère social, créées à des époques différentes par les jésuites du Canada français. C'est un centre d'analyse sociale, inspiré par l'Evangile et par la spiritualité ignatienne. Il a pour objectif de participer à la construction d'une société orientée vers la justice et, pour ce faire, il fonde son analyse sur un parti pris en faveur des exclus. L'article publié ici est paru dans *Relations*, n° 696, novembre 2004, Montréal, une revue publiée par le Centre Justice et foi.

Quand les frontières se ferment et quand les pays riches sont peu enclins à abandonner leurs monopoles sur les ressources de la planète, une question se pose avec acuité : où donc est Dieu dans le système actuel des obsessions sécuritaires du Nord ?

Jean-Marc Ela,
*Repenser la théologie
africaine. Le Dieu qui
libère,* Karthala, Paris
2003, 447 p.

En tenant compte du choc de la différence, de la tendance à la fermeture des frontières et de la crise du droit d'asile dans le système actuel des obsessions sécuritaires, le théologien doit pouvoir saisir à bras-le-corps la question actuelle du sens de l'autre dans la Révélation, afin de contribuer au débat fondateur qui s'impose en ce début du millénaire : accueil ou rejet des immigrés et des demandeurs d'asile ?

Une théologie de l'altérité

A cet égard, les consulats, les aéroports et les centres de détention, vitrines de l'Occident, constituent de véritables lieux théologiques. A partir de ces lieux, Dieu lui-même est à l'épreuve du cri de l'immigré et du réfugié. L'enjeu de Dieu dans la rencontre avec l'étranger est un axe central du message de la Bible. Le risque de « sortir de chez soi » et d'aller ailleurs est indissociable de la révélation de Dieu dans la Bible. Les chemins de l'exode et de l'exil sont le passage obligé pour accéder à la vie en plénitude. Cet itinéraire de masses d'hommes et de femmes jetés hors du sol natal et privés de leur univers familial évoque le drame de l'humanité écrasée sous le poids d'événements qui prennent souvent le visage de la précarité et de la souffrance, de l'exclusion et même de la mort.

Exode et exil sont deux mots de la Bible qui renvoient à la condition même du peuple de Dieu, comme de nombreux textes le soulignent, entre autres : « Mon père était un Araméen errant qui descendit en Egypte » (Dt 26,5) ; « Je suis un étranger chez toi, un passant comme tous mes pères » (Ps 39,13).

Le souci de l'autre s'impose à partir de cette condition d'étranger : Dieu a rencontré son peuple dans les situations

de servitude, d'humiliation et de honte. La relation à l'étranger s'enracine dans le mémorial de la sortie d'Egypte qui structure la conscience religieuse des Israélites : « Tu n'opprimeras pas l'étranger. Vous savez ce qu'éprouve l'étranger, car vous-mêmes avez été étrangers au pays d'Egypte » (Ex 23,22). Ainsi, le sens de l'autre est une exigence de fidélité au Dieu de l'Exode : « Si un étranger réside avec vous dans votre pays, vous ne le molesterez pas. L'étranger qui réside avec vous sera comme un compatriote et tu l'aimeras comme toi-même, car vous avez été étrangers au pays d'Egypte. Je suis Yahvé votre Dieu » (Lv 19,33-34).

A l'évidence, ce Dieu n'est pas neutre. Il se range toujours et avec passion du côté des faibles et des indigents. Il prend le parti de ceux auxquels le droit et les privilèges sont refusés. Les exigences de justice et de protection de l'étranger se situent dans la logique du Dieu des pauvres. Ainsi, il s'agit toujours de considérer et de traiter l'étranger en prenant en compte le sort du peuple de Dieu en Egypte.

Cette attitude est profondément enracinée dans l'horizon prophétique. Au-delà des séparations entre Israël et les païens, l'admission de l'étranger s'étend sur le plan social, culturel et salvifique. Dans cet esprit, la vision d'un salut total et universel réalisé à travers la figure du Serviteur de Yahvé, dans le livre d'Isaïe, permet d'approfondir la réflexion. L'Hébreu entend, avec étonnement et surprise, Dieu appeler l'Egypte « mon peuple » et l'Assyrie « ma créature ». La Bible annonce un bouleversement total des rapports entre Israël et l'Egypte dont le nom est lié à l'histoire de l'oppression et de la servitude. Face à la haine et à la vengeance, qui rappellent les souffrances des Juifs de la part de l'étranger et de l'opresseur, il faut plutôt retrouver le

sens de l'accueil de l'autre qui, sans annuler l'élection d'Israël, invite à vivre l'union dans la différence. Au nom de ce Dieu, s'impose la résistance contre toute forme d'intolérance susceptible de conduire au rejet et à l'exclusion de l'immigré.

En fin de compte, le destin des immigrants est au centre des manifestations de l'amour et de la compassion de Dieu. Plus encore, Dieu se révèle, à travers le visage de l'étranger (Ga 18,1-15). Ce passage où Dieu prend la figure de trois voyageurs annonce la figure messianique du repas où Dieu et l'être humain sont à la même table. L'hospitalité d'Abraham à l'égard des trois voyageurs fatigués annonce la rencontre ultime avec l'étranger selon la logique de l'Incarnation.

Le théologien doit pouvoir rappeler que Dieu porte avec lui les figures de l'altérité qui trouvent leur valeur et leur fondement dans le mystère de la Trinité.

Perspective chrétienne

Trois axes thématiques s'offrent à la réflexion dans une perspective chrétienne pour fonder la visée d'un monde d'où l'exclusion est bannie et pour résister à la tentation du mur et des replis identitaires. Ces thèmes soulignent la fécondité des entrelacements anthropologiques qui résultent de l'ouverture à l'autre. Ils s'articulent autour du Dieu métis dont il nous faut reconnaître le visage à l'ère des nouvelles mobilités.

- Le lien intime entre soi et l'autre trouve un enracinement fécond dans le Dieu trinitaire. Dans la célèbre scène de l'apparition des trois étrangers sous le chêne de Mambré, comme figure de Dieu, les Pères de l'Église ont vu l'annonce du mystère de la Trinité dont Jésus est le révélateur. Le Dieu que

l'on accueille sous la figure de l'hôte ne cesse de faire revenir notre regard vers celui que nous préférons ne pas voir, il appelle à vivre avec les autres au-delà de toute discrimination et ostracisme. L'accueil de l'étranger s'inscrit ainsi en profondeur dans la foi au Dieu des chrétiens.

- L'acceptation de la différence et de l'altérité est un défi à l'affirmation de soi. La foi trinitaire invite à s'ouvrir à la diversité en affirmant que l'identité ne se bâtit pas par le rejet et le bannissement de l'étranger, mais par l'intégration des différences sous l'égide d'un Dieu qui aime. La genèse de soi exige l'acceptation et la rencontre de l'autre. Dans un monde où une culture d'assiégés contribue à développer des réactions négatives et répulsives à l'égard de l'étranger en n'acceptant pas le fait de la différence de l'autre, la construction de soi ne peut se faire, car il manque cette part d'une humanité étrangère grâce à laquelle chacun peut s'enrichir et s'épanouir.
- Jésus-Christ partage le destin de l'étranger. En effet, en Jésus de Nazareth, celui qui est « sorti de Dieu », c'est le Verbe qui assume la plénitude du mouvement de la vie à travers un corps par lequel il vit son propre exode jusqu'à la croix. Dans ce mouvement de sortie qui est constitutif du Verbe de vie (Jn 8,29), retenons le moment de l'Incarnation. On se heurte ici au drame du rejet : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas accueilli » (Jn 1,11). Ainsi, en Jésus-Christ, l'enjeu de Dieu s'inscrit dans la dramatique humaine des rejetés de l'histoire. Né hors de chez lui (Lc 2,4-7), il est confronté à l'exil, assumant et récapitulant ainsi l'expérience de son peuple (Mt 2,13ss.). Durant son ministère, il mène une véritable vie d'itinérant parcourant « villes et villages » (Lc 13,22 ;

Mt 9,35). En mourant « hors des portes de la ville » (He 13,11-12), il révèle le Dieu qui n'exclut pas ceux qui sont frappés par l'exclusion. Dans cette perspective, Jésus de Nazareth s'identifie lui-même à l'étranger, l'exclu pendu sur la croix.

La question de l'autre, telle qu'elle se pose avec acuité dans les pays où le visage de l'invisible se dessine à travers cette nouvelle figure sociale que sont les sans-papiers, nous oblige donc à repenser et à vivre autrement le message chrétien. Plus que jamais, l'autre est un défi fondamental à la mission de l'Eglise dans les mutations contemporaines où le droit d'asile est remis en cause par la « mentalité forteresse » dans laquelle s'installent les pays d'Occident. Dans ce contexte précis, l'Eglise a un rôle décisif à jouer pour défendre les causes humaines : il lui faut faire signe de ce Dieu qui entretient une sorte de complicité avec l'étranger. Ce défi doit être relevé dans un monde d'inégalités et de conflits où le flot d'exilés est loin d'être tari.

Dieu dans notre histoire

L'enjeu des questions d'immigration et d'asile mérite d'être précisé en mettant l'accent sur le caractère eschatologique de la rencontre de l'étranger (Mt 25,31-46). Dans cette rencontre, le Seigneur, juge des nations que l'on attend « dans la gloire », est présent dans la condition des hommes et des femmes qui n'ont d'autre qualification que leur altérité même qui les condamne à la fragilité et à l'exclusion dans les milieux où les stéréotypes et la force du préjugé sont un frein à toute relation interculturelle. Il importe ici d'inventer une manière de faire Eglise en assumant le destin des étrangers.

En effet, Jésus rappelle que l'attente de sa venue ne saurait être vécue authentiquement en dehors de l'attention à l'autre en situation de précarité. En prenant fait et cause pour les hommes et les femmes sans patrie, sans insertion et privés de toute dignité sociale, il montre que c'est par la médiation de « ces plus petits qui sont ses frères », en apprenant à voir en tout étranger le Seigneur lui-même, que l'Eglise est appelée à rencontrer son Seigneur.

L'Etranger est l'icône de l'Envoyé du Père. Le Christ renvoie donc l'Eglise à l'exigence d'une attention à l'autre dans la quotidienneté humaine. C'est là qu'il entend être attendu. Ce qui importe, c'est de le servir dans les lieux où la citoyenneté s'exerce. C'est dans ces lieux que Dieu nous rencontre aujourd'hui sur les chemins de notre histoire.

Il n'y a pas de christianisme en dehors d'une fidélité vécue dans le geste et la parole. La rencontre avec l'étranger est un événement de salut dans les trajectoires du quotidien. On ne peut réexaminer ce que signifie faire mémoire de Jésus sans faire référence à l'étranger et à l'exilé dont l'accueil est un enjeu de Dieu et un test fondamental de fidélité à l'Evangile.

Le mot de Camus exprime bien cet enjeu : « Je vais vous dire un grand secret, mon cher : n'attendez pas le jugement dernier, il a lieu tous les jours. »

J.-M. E.

Rabbins et imams pour la paix

Entretien avec le Grand Rabbin
Marc Raphaël Guedj

● ● ● Pierre Emonet s.j., Genève

P. E. : Vous avez été un des initiateurs de la rencontre des imams et des rabbins à Bruxelles, en janvier 2005, comment est née cette initiative et dans quel milieu religieux ?

M. R. G. : « Cette initiative est née d'une rencontre entre Alain Michel, le président de la Fondation Hommes de Parole, et moi-même. Alain Michel était venu me proposer d'organiser une croisière des religions de la Méditerranée, pour essayer de voir dans quelle mesure on peut dessiner des projets communs. Avec nos collaborateurs de la Fondation Racines et Sources, nous l'avons convaincu qu'il était beaucoup plus important de cibler les difficultés qui surgissent actuellement entre le judaïsme et l'islam à la lumière du conflit au Moyen-Orient. Après de longues réflexions, on a choisi de centrer le propos sur cette problématique, ce qui a donné lieu à une première rencontre à Caux, en juin 2003, dans le palace de la Fondation Initiatives et changements, anciennement le Réarmement moral. On avait réuni environ une cinquantaine de responsables politiques et religieux, israéliens et palestiniens, juifs et musulmans.

» La Fondation Racines et Sources, que je préside, avait pour fonction d'organi-

ser la dimension interreligieuse de cette rencontre, puisqu'elle avait aussi une dimension politique. Au cours des discussions, on s'est posé la question de la place du religieux dans le conflit. Avec d'autres, notamment le Grand Rabbin Sirat, ancien Grand Rabbin de France, nous avons insisté pour que cette dimension ne soit pas éludée : nous estimons que même s'il n'est pas possible de régler le problème au Moyen-Orient sans se référer à la question géo-politique et à ses composantes, même si la dimension religieuse n'est pas à la source du conflit, elle risque néanmoins de le pérenniser. Talal Sedir, qui était le ministre des cultes auprès de Yasser Arafat, le Grand Rabbin Sirat et moi-même, qui étions présents à Caux, avons pensé qu'il était très important de résoudre d'abord le problème religieux qui nous oppose, pour qu'ensuite la situation politique puisse évoluer. C'est ainsi qu'est née l'idée d'organiser un grand congrès international entre rabbins et imams.

» Ce congrès devait avoir lieu au Maroc sous l'égide du roi du Maroc, mais pour des raisons de sécurité, à cause d'un certain islamisme montant, le roi a préféré s'abstenir. La rencontre a donc eu lieu à Bruxelles, sous le patronage du roi des Belges et du roi du Maroc. Le

Du 3 au 6 janvier, 120 rabbins et imams se sont rencontrés à Bruxelles pour « délégitimer et mettre hors la loi toutes les violences commises au nom de Dieu et de la religion ». Un des initiateurs de la rencontre, le Grand Rabbin Marc Raphaël Guedj, nous parle des enjeux de cette expérience unique, qui a créé une vraie dynamique de l'espoir. Marc Raphaël Guedj est ancien Grand Rabbin de Metz et de Moselle, ancien Grand Rabbin de Genève et actuel président de la Fondation Racines et Sources.

ministre des cultes marocain était là en personne et a lu un discours composé par le roi lui-même. »

P. E. : Combien de participants étiez-vous ? Les participants étaient-ils à titre personnel ou représentaient-ils implicitement ou explicitement leurs communautés religieuses ?

M. R. G. : « Nous étions près de 300, dont 120 rabbins et imams. Il y avait aussi des représentants de l'Église catholique et des protestants venus à titre d'observateurs, qui ont parfois agi comme facilitateurs de la relation et des débats. Les représentants du monde chrétien ont aussi participé activement aux ateliers et les ont parfois animés. Par contre, en séance plénière, seuls les rabbins et les imams dialoguaient.

» La majorité des rabbins et des imams présents étaient des chefs d'une communauté qu'ils représentaient, même s'ils n'avaient pas été envoyés expressément par elle. Ce sont eux qui avaient pris la décision de venir. Cependant le lien avec les communautés n'a de loin pas été éludé. Lors des débats, il a été largement question de savoir quel message nous allions transmettre à nos communautés. Théoriquement, on attend à présent leurs réactions. »

P. E. : Qu'avez-vous retenu de cette rencontre et comment cette expérience peut-elle être relayée à la base ?

M. R. G. : « C'est une première rencontre. Elle avait surtout pour but de briser la glace, de créer un lien personnel entre les rabbins et les imams au niveau le plus large possible, de susciter des partenariats possibles, de créer un observatoire mondial qui réunirait essentiellement des rabbins et des imams - je pense qu'on va évidemment l'élargir

au monde chrétien - pour dénoncer les violences qui sont faites au nom de la religion, où que ce soit. Et même d'être présents sur le terrain pour désamorcer les conflits.

» Une autre décision adoptée est celle de développer des amitiés judéo-musulmanes en Europe et dans le monde, du même ordre que les amitiés judéo-chrétiennes qui rencontrent un grand succès dans le monde.

» Un troisième projet important consiste à repérer les textes violents ou virtuellement violents contenus dans nos deux traditions, d'en faire l'inventaire avec des équipes de chercheurs, juifs d'un côté, musulmans de l'autre, et de voir ensuite dans quelle mesure nos traditions respectives ont pu les interpréter dans un sens de paix et pas seulement de violence. Il s'agit de parler à la conscience religieuse des peuples pour faire entendre que les traditions religieuses ne doivent pas mener nécessairement à des crispations identitaires et à des exclusions. Ce travail des chercheurs servira de formation pour les maîtres, les enseignants, les rabbins, etc. »

P. E. : Les extrémismes engendrés par les religions étaient donc au premier plan de votre réflexion.

M. R. G. : « En tant que partenaire de cet événement, j'ai moi-même dirigé plusieurs tables rondes et dans l'une d'entre elles, j'ai posé cette question : "Quelle pédagogie adopter face aux extrémistes ? Comment les convertir à des visions plus modérées ? Comment s'adresser à eux et les rallier à notre cause ?" J'ai été surpris par certaines réactions très positives de la part d'imams iraniens par exemple, qui se sont demandés pourquoi il n'y avait pas eu de réactions lors des décapitations montrées à la télévision. J'ai entendu des rabbins venant

de milieu de l'extrême droite israélienne dire : "Avant de parler à ma communauté, je vais moi-même changer." J'ai été impressionné par le traumatisme positif que cette rencontre a suscité chez les uns et chez les autres. »

P. E. : Toutes les tendances religieuses étaient donc représentées ?

M. R. G. : « La majorité des rabbins et des imams présents étaient des modérés. Il était d'ailleurs important que cela soit le cas car, jusqu'ici, se sont surtout les extrémistes qui ont eu droit à la parole, qui occupent le champ médiatique. Cependant, il y avait parmi les participants effectivement des personnes plus extrémistes. Au niveau des imams, il m'est difficile de me prononcer car je connais mal le monde musulman et parce que dans le cadre du partenariat de la Fondation Racines et Sources avec celle d'Hommes de Parole, nous nous sommes occupés de l'invitation des rabbins. Je connais cependant certains imams, notamment Talal Sedir, imam à Hébron, que j'ai invité personnellement, mais la majorité d'entre eux je ne les connaissais pas. Par contre, j'ai remarqué que certains rabbins clairement affichés dans l'échiquier politique israélien comme étant d'extrême droite étaient présents et ont participé aux travaux avec beaucoup d'intérêt. Inversement, certains imams, citoyens israéliens vivant en territoire israélien, d'origine palestinienne, pas toujours connus pour leurs positions modérées, étaient aussi présents et nous avons discuté ensemble. Il y avait une véritable réflexion de leur part. »

P. E. : Est-ce que la montée en Europe de l'antisémitisme et de l'islamophobie a joué un rôle dans cette réunion ? Au-delà de cela, existe-t-il des con-

ceptions théologiques qui peuvent représenter un terrain d'entente, de rassemblement ?

M. R. G. : « En ce qui concerne le réseau d'antisémitisme et d'islamophobie, je ne crois pas. Je pense plutôt que la raison fondamentale était cette crainte de donner au monde, à cause de l'affrontement politique au Moyen-Orient, l'impression d'une confrontation entre judaïsme et islam et que, peu à peu, on assiste réellement à un conflit religieux, à un conflit de civilisation. C'est pour déjouer ce risque que nous nous sommes réunis, pour afficher haut et fort qu'il n'y a pas de conflit entre le judaïsme et l'islam, entre les civilisations juive et musulmane. C'est le premier point.

religions

Marc Raphaël Guedj.



» Nous étions aussi attentifs au fait qu'une interprétation étroite de nos textes risque d'être source d'exclusions, de crispations identitaires. D'où l'idée de s'adresser aux imams et aux rabbins et de leur dire : "Prenez conscience que vos discours dans vos synagogues, dans vos mosquées peuvent alimenter la crispation identitaire. Changez-vous vous-mêmes, changez de discours, parlez différemment au peuple, à vos communautés." Peut-être alors, qu'au lieu d'assister à une crispation à cause du fait religieux, on assistera à une décrispation grâce au fait religieux.

» Si les religieux des deux bords font ce travail, ouvrent les peuples les uns aux autres et à la paix, alors les solutions politiques pourront opérer. L'intérêt du dialogue interreligieux c'est justement de lever l'obstacle religieux dans un conflit, pour que la dimension politique puisse opérer et arriver à une pacification. C'est cela l'essence même de notre rencontre. »

P. E. : Derrière cette approche se cache la problématique de la conception du rapport au texte. On entend souvent qu'aussi longtemps que l'islam n'intégrera pas une lecture historico-critique de ses textes, le dialogue interreligieux restera dans l'impasse.

M. R. G. : « C'est un vrai problème. A partir du moment où on ne réinterprète pas le texte alors que certains passages sont violents, on se trouve face à des impasses. Ceci dit, il ne faut pas oublier qu'en islam, il y a eu au Moyen Age, et je crois jusqu'au XIII^e siècle, une tradition d'interprétation des textes qui a inspiré certains penseurs juifs. Il y a eu des moments extraordinaires de fécondation réciproque. En Andalousie, il y avait des approches théologiques très fraternelles. Les musulmans ont appris des

juifs, et inversement ; de grandes œuvres de pensées, de morale sont imprégnées de soufisme par exemple. On appelle cette interprétation *ijtihad* en islam, c'est l'effort sur soi-même.

» Il ne s'agit pas de créer de nouvelles voies en islam, mais de réanimer les anciennes pour que du nouveau paraisse. Dans la mesure où la conscience musulmane pourrait éventuellement renouer avec une tradition interprétative, ancestrale, pluraliste des textes, elle pourrait sortir du texte monolithique. J'ai dit tout à l'heure qu'il fallait réinterpréter les textes violents, mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de passer par la méthode historico-critique. Les imams qui feront ce travail de réinterprétation à la lumière des traditions ancestrales musulmanes auront beaucoup plus de chance d'être écoutés dans leur communauté que les universitaires qui présentent des travaux historico-critiques. »

P. E. : La relation à la terre, qui fait partie des traditions juives et musulmanes, a-t-elle joué un rôle dans vos discussions ?

M. R. G. : « Pour cette première rencontre, on avait décidé de ne pas mentionner directement le conflit du Moyen-Orient. Il fallait devenir vraiment des partenaires. Mais on a tout de même parlé de Jérusalem. Un des textes proposés à la réflexion esquissait les différences et les convergences entre judaïsme et islam. Au niveau des convergences, il y a la foi en un Dieu unique, une révélation qui ne parle pas seulement à travers un message moral et spirituel, mais à travers des lois, une inscription de cette spiritualité dans le quotidien, la notion de justice nécessaire qui émane de cette révélation et qui veut réguler la vie de l'homme sur terre, etc.

» Au niveau des différences, il y a la tension entre le particulier et l'universel. Le judaïsme n'est pas seulement une religion. Être juif, c'est appartenir à un peuple. Donc c'est un message qui s'adresse à un peuple particulier, qui lui-même a un message universel mais qui ne veut pas l'universaliser, judaïser le monde. Tous les textes bibliques sont pleins de la dimension de la sagesse universelle. Le fait même que la Torah s'adresse à un peuple implique une relation à une terre. Et si le peuple est lié à une dimension religieuse, la terre aussi est liée à cette dimension religieuse. La sainteté d'une terre particulière tient dans ce rapport entre un peuple et une terre, à la lumière d'une présence divine.

» *Oumma* signifie en hébreu, "nation", "peuple". En islam, ce même mot veut dire "communauté des croyants". L'islam ne s'adresse pas à un peuple en particulier, c'est à la communauté des croyants, qui devrait être globale, à la planète entière, que ce message est destiné. Dans la mesure où d'emblée le message est universaliste mais qu'il n'y a pas de dimension particulière du message, il n'y a donc pas de terre sainte en particulier. C'est le monde qui est appelé à cette sainteté. Par contre, il y a des lieux saints, comme la Mecque, la mosquée de Jérusalem, etc.

» On a donc discuté de Jérusalem et il est ressorti de certains documents que nous avons présentés aux participants que Jérusalem n'est pas pour les musulmans le lieu d'un rite particulier, d'un pèlerinage. Il fut un temps où les musulmans se tournaient vers Jérusalem pour la prière mais, très rapidement, ils se sont tournés vers la Mecque. Alors, qu'est-ce qui donne à Jérusalem cette dimension spirituelle en islam ? Essentiellement le fait que Jérusalem soit le lieu du jugement dernier ; c'est la dimension eschatologique et messiani-

que de Jérusalem, donc sa dimension universelle. Du point de vue théologique, il n'y a pas de conflit entre les dimensions juives et musulmanes. Aux politiques de trouver un arrangement à la lumière, peut-être, de ce non-conflit théologique. »

P. E.

Fondation Racines et Sources

La Fondation Racines et Sources a deux vocations. La première : partager la sagesse du judaïsme, sans esprit de prosélytisme, en partant du constat que la dimension universelle du judaïsme a été prise en charge par le christianisme et l'islam. La deuxième : encourager et développer la recherche et le dialogue interreligieux en puisant dans les racines philosophiques et théologiques des différentes spiritualités pour favoriser la compréhension et le respect mutuels. Ouverts aux trois grandes religions monothéistes, ce dialogue et cette recherche réunissent d'une part des spécialistes des traditions religieuses et, d'autre part, s'ouvrent aux laïcs. La Fondation anime une cellule de recherche pour spécialistes, organise des colloques et des séminaires sur des questions existentielles et de mystique, des cours et des forums pour le grand public et facilite le dialogue interreligieux pour la paix.

Fondation Racines et Sources,
CP 595, 1211 Genève 12,
☎ 022 789 07 51 ; Fax 022 789 07 52
(racines-sources@bluewin.ch)

Le grand silence

La misère de l'allemand en Suisse romande

●●● **Christophe Büchi**, Lausanne
Journaliste

Les amis de notre pays s'imaginent souvent que la Suisse est un pays multilingue, habité par un peuple de polyglottes. Parmi les préjugés positifs sur notre pays longtemps - peut-être trop longtemps - idéalisé, figure en bonne place l'idée que tous les Suisses parlent couramment deux, trois, voire quatre langues. La réalité est loin de cette image d'Epinal. Au fond, seuls les Italophones et les Romanches, les minoritaires parmi les minoritaires, incarnent réellement ce mythe : ces périphériques sont les plus suisses des Suisses. Pour les Romands et les Alémaniques, on est loin du compte. Il y a notamment une idée à laquelle seuls les étrangers croient encore : que la majorité des Romands maîtrisent l'allemand. Pourquoi n'est-ce pas le cas ?

La Suisse romande, un tremplin francophone vers la culture germanique ? Un rêve. En réalité, dès que l'on s'éloigne un peu des zones jouxtant la frontière linguistique (et encore !), la Romandie s'avère être une terre aride pour l'allemand. Essayez d'obtenir un renseignement en allemand dans une rue ou même dans un office de tourisme de Genève : bonne chance ! Ou de trouver un bistrot lausannois où l'on vous propose un journal alémanique : patience, patience ! On a parfois l'impression qu'une grande pancarte pend aux portes de la Romandie : *Hier spricht man nicht Deutsch...*

Le constat est médiocre notamment parmi les intellectuels. Dans les universités romandes, les professeurs évitent de donner à lire à leurs étudiants des textes allemands, sachant très bien que c'est peine perdue (exception faite des juristes et bien sûr des germanistes). La connaissance de l'allemand parmi les intellectuels romands est de nos jours probablement (encore) plus précaire qu'autrefois. Jusque dans les années 1950, le *cursus honorum* de l'universitaire romand comprenait un séjour en Allemagne. Ce fut le cas notamment pour les théologiens protestants. Cette belle tradition s'est quasiment perdue.

Certes, il ne s'agit pas de noircir le tableau plus qu'il ne faut. Il y a bien sûr des Romands qui témoignent d'une remarquable ouverture à la culture allemande. Mais l'admiration qu'ils suscitent est à l'image de leur rareté.

La faute à l'allemand ?

Pourquoi cette misère ? On ne peut pas dire que l'école publique ne fasse pas d'efforts : la Suisse romande est probablement la seule grande région au monde où l'apprentissage des langues « étrangères » commence obligatoirement avec la langue de Goethe. Dans ce sens, la Romandie devrait être un Eldorado pour l'allemand. Pourquoi ne l'est-elle pas alors ?

Quand on pose la question, on vous répond souvent : l'allemand est une langue difficile, trop difficile pour être véritablement apprise. Indéniablement, la grammaire allemande présente de nombreuses difficultés. Par exemple, l'allemand connaît trois genres, alors que le français, l'italien et l'espagnol n'en ont que deux et l'anglais un seul. Les terminaisons des verbes et des substantifs sont d'une variété décourageante et peuvent même changer à l'intérieur du même cas (*ein schöner Baum*, mais *der*

schöne Baum, etc.). Et, difficulté majeure pour les francophones, la fréquente inversion du sujet et du verbe, par exemple après un adverbe (*heute ging ich nach Hause*) ou dans une relative.

Et puis, la construction de la phrase allemande ! Plus qu'à un énoncé analytique cher à la langue française, elle ressemble à une phrase musicale où la tension augmente de plus en plus pour ne trouver sa résolution que tout à la fin. Cela pose beaucoup de problèmes aux francophones, habitués à une construction de phrase linéaire. Mais pas à eux seuls. Ainsi, l'écrivain Mark Twain compare le locuteur allemand entamant une phrase, à un plongeur qui va disparaître sous l'eau jusqu'à émerger de l'autre côté de l'Atlantique, avec un verbe dans la bouche.

Ce n'est pas facile à assimiler, sans doute. Mais il ne faut pas y voir l'expression d'une obscurité brumeuse typiquement germanique. En vérité, la construction de la phrase allemande est proche de la « période » latine. Pensons à ce passage du fameux *Salve Regina* : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte* (tourne vers nous tes yeux miséricordieux). Une construction qui renverse l'ordre français et lâche le verbe tout à la fin : qu'en aurait dit Mark Twain ? Soit dit en passant, la disparition du latin de l'enseignement supérieur enlève aux francophones un outil qui leur facilitait auparavant aussi l'approche de l'allemand. Et finalement, la prononciation de l'allemand, avec ses *haches* et ses *k*, pose elle aussi des problèmes aux francophones. D'où ces jugements courants selon lesquels parler allemand serait « hacher de la paille » ou « casser du caillou ».

Notre propos n'est donc pas de nier les difficultés inhérentes à l'allemand ; elles sont évidentes même pour nous qui sommes de langue allemande. Mais au fond, il n'existe pas de langue facile. Et si l'al-

lemand était un obstacle infranchissable pour les Latins, comment expliquer que les Tessinois et les Romanches l'apprennent parfaitement ?

Une langue dure ?

Un autre argument est souvent avancé pour expliquer la réticence des francophones : la langue allemande serait dure, rauque, « gutturale » et peu gracieuse, bref : elle ne serait pas belle. Cet argument non plus ne tient pas : les linguistes ont démontré depuis longtemps que la prétendue beauté d'une langue n'est que le produit de connotations, de mythes et de représentations collectives.

Certes, il semble qu'il y ait un consensus pour affirmer que la langue italienne est belle. Mais en réalité, l'italien est considéré comme beau pour la simple raison qu'on y associe la beauté des paysages toscans, la *dolce vita* romaine, l'art de Michelangelo et les fringants footballeurs *azzurri*.

L'allemand en revanche est fréquemment qualifié de désagréable parce que les associations d'idées qui s'y rattachent sont souvent négatives : le *drill* prussien, le nazisme, etc. Si l'on pense à l'officier S.S. hurlant des ordres dans un film de guerre, on a de la peine à trouver cette langue belle. Mais la beauté, la dureté ou la douceur ne sont pas les propriétés d'une langue mais celles qu'on lui prête. Ces jugements peuvent changer avec le contexte. Si l'on entend Elisabeth Schwarzkopf chanter un Lied de Schumann, peut-on dire que sa langue est « dure » ?

Non, l'argument selon lequel l'allemand ne serait pas une belle langue nous mène sur une fausse piste. Ce n'est pas parce que la langue allemande serait difficile, dure et disgracieuse que les francophones ont de la peine à l'ap-

prendre. C'est parce qu'ils ont de la peine à l'aimer, qu'ils sont enclins à la considérer comme difficile et dure.

Histoire d'images

Mais alors, quelles sont les raisons pour lesquelles l'image de l'allemand n'est pas attrayante ? Cela tient, nous l'avons dit, en partie à l'histoire allemande au cours des XIX^e et XX^e siècles. Mais la racine du problème est bien plus ancienne. Les jugements souvent négatifs sur la langue allemande sont millénaires et dus aux relations troubles entre la civilisation latine et les « barbares » germaniques.

Les Germains qui envahissaient l'Empire romain dans les premiers siècles de notre ère faisaient peur. Ce n'est donc pas une surprise que le jugement des envahis sur la langue de leurs ennemis ne fut pas flatteur. Au IV^e siècle déjà, l'empereur Julien compare la langue des Germains au cri rauque de certains oiseaux. Au V^e siècle, le poète Sidoine Apollinaire, noble gallo-romain cohabitant avec les Burgondes fraîchement installés dans la plaine du Rhône, raille leurs « rudes sonorités ».

Ces jugements vont être repris et variés pendant 1500 ans. Au XII^e siècle, par exemple, le troubadour Pierre de Cavaiana compare l'allemand au croassement des grenouilles et à l'aboiement des chiens. Un autre « bon mot », attribué à Charles Quint, fait partie de la panoplie anti-allemande : l'empereur habsbourgeois aurait dit parler espagnol à Dieu, italien aux femmes, français aux hommes et allemand aux chevaux.

Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que les jugements commencent à se faire un peu plus indulgents. Grâce aux œuvres de Klopstock, du Suisse Salomon Gessner, auteur des *Idylles*, grâce ensuite à Goethe et à Schiller et aux philosophes Kant, Schelling et Hegel, la cul-

ture allemande gagne ses titres de noblesse. Même en France, on commence à louer la flexibilité et la richesse de la langue allemande. Avec son essai *De l'Allemagne*, Madame de Staël (Germaine Necker) accomplit en 1804 la réhabilitation de la culture allemande.

Mais ce changement ne fait pas disparaître définitivement les préjugés négatifs. En 1807, dans une lettre à sa sœur Pauline, Stendhal compare l'allemand une fois de plus au croassement des corbeaux. Les préjugés ont la vie - et la dent - dure.

Pourtant, en matière de diatribe contre l'allemand, la timbale est décrochée par l'ami même de Mme de Staël, Benjamin Constant. Arrivant à Berne en 1804, il note : « Un être d'une espèce étrangère à la nôtre, qui ne la connaîtrait pas plus que nous ne connaissons celle des animaux, pourrait bien prendre pour des beuglements inarticulés le langage qu'on entend à Berne. Aux cris que poussaient plusieurs de mes cousins dans leurs gaietés et leurs disputes, je me serais cru facilement transporté au milieu d'un troupeau de buffles. En traversant le marché où les femmes vendent légumes et fleurs, je retrouve le bruit que j'avais entendu en Allemagne quand les troupeaux d'oies allaient au pâturage. » Ce que c'est bien écrit. Mais au fond, que c'est « bête » !

De toute façon, l'éveil du mouvement national allemand - qui prend dès les guerres napoléoniennes une tournure anti-française -, la récupération du nationalisme allemand par la Prusse, puis la guerre franco-allemande de 1870/71 mettent fin au petit début de « lune de miel » franco-allemande célébrée par Madame de Staël. Pour la France, l'Allemagne est désormais l'ennemie. On apprend encore parfois sa langue pour comprendre les raisons de son succès et pour s'appropriier sa science :

le monde universitaire allemand connaît son heure de gloire à la veille de la Première Guerre mondiale. La défaite allemande en 1918 mettra fin à cet apogée. Et la montée du nazisme donnera une actualité nouvelle à la vieille équation « Allemands = barbares ».

Le schwyzerdütsch

Aujourd'hui, beaucoup d'eau a passé sous les ponts. Toutefois, les préjugés négatifs continuent à être véhiculés, notamment par le cinéma américain. Bien sûr, l'image de l'allemand et des germanophones n'est pas restée tout à fait la même. Soixante ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne est un Etat démocratique respecté. Le « couple » franco-allemand est devenu la cellule de base de la construction européenne. La chute du mur a encore renforcé l'intérêt pour l'Allemagne et sa langue. Berlin est devenue une destination appréciée pour les voyages de classe. Mais cette évolution n'a pas gommé le passé et fait disparaître les vieux stéréotypes. Dans son ouvrage *J'aimerais aimer parler allemand*,¹ Marion Perrefort, professeure à l'Université de Franche-Comté à Besançon, montre que pour beaucoup de Français, même animés de bonne volonté, parler allemand, c'est toujours et encore « hacher de la paille ». Mais nous, les Suisses, qu'avons-nous à faire avec cela ? Et bien, ces images nous concernent aussi. L'image de l'allemand auprès des Romands n'est pas si différente de celle que se font les Français. Bien sûr, pour les Romands, l'allemand est d'abord une langue nationale, la langue de leurs concitoyens alémaniques. Mais cela n'arrange pas

vraiment les choses. Car ces concitoyens sont ultra-majoritaires, si bien que la réticence des francophones à l'égard de l'allemand se double chez nous d'un réflexe de défense minoritaire.

Et puis, il y a le *schwyzerdütsch* (dialectes alémaniques) qui ne rend pas l'allemand plus attrayant, bien au contraire. D'où ce cri du cœur qu'on entend assez souvent en Suisse romande : « Apprendre la langue de Goethe, je veux bien ! Après tout, j'aime assez ! Mais le suisse allemand, ça, c'est l'horreur ! »

Alors, que faut-il faire ? Il faut bien sûr intensifier l'enseignement de l'allemand dans les écoles et intensifier les échanges des étudiants et apprentis francophones et germanophones. Mais le résultat de ces efforts risque d'être modeste si l'on ne travaille pas en même temps sur les préjugés. Il ne faut surtout pas les nier, mais s'y intéresser pour les déconstruire.

Il faut montrer que la langue allemande - et même les dialectes alémaniques ! - ouvrent une fenêtre sur un monde passionnant, car différent. L'apprentissage d'une langue, serait-elle celle de nos voisins, nous fait entrer dans l'école de l'Altérité. Peut-on sérieusement s'intéresser aux cultures lointaines si l'on ne manifeste pas un début d'intérêt pour celle de nos « prochains » ?

Chr. B.

1 • *Anthropos*, Paris 2001, 164 p.

Impressions du Nord

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et d'archéologie

Impressions du Nord.
La Peinture scandinave, 1800-1915,
Fondation de
l'Hermitage,
Lausanne, jusqu'au
22 mai.

Le terme « impression », dans sa polarité visuelle et sensible, renvoie à l'univers pictural scandinave duquel n'est jamais absent la part intérieure. Le savant suédois Swedenborg avait la certitude que le monde sensible est lié par d'innombrables correspondances à un monde spirituel organisé. Le recul du naturalisme au tournant du XIX^e siècle rendra encore plus perceptible cette dimension spirituelle dont Edvard Munch démontre à lui seul l'évidence en des contours profondément tragiques.

Ancrée dans le réalisme, la peinture scandinave reste longtemps attachée à la nature. Même si le paysage est par excellence le genre de prédilection des peintres du XIX^e siècle, il constitue le thème continûment traité dans les pays du Nord. Peter Christien Skovgaard fut l'un des plus grands paysagistes du romantisme au Danemark. Ses peintures de forêts de hêtres en sont un peu le symbole. « Il a voué toute son âme au monde végétal tout entier, du plus grand arbre à la plus délicate petite herbe. Il donne du caractère avec vérité et naturel et ne connaît aucun de nos peintres qui puisse se mesurer avec lui dans ce domaine. »

Ces propos du paysagiste Johan Thomas Lundbye, en 1844, résument toute une conception du paysage fondée sur l'observation directe de la nature. L'âge d'or de la peinture danoise est aussi dominé par la personnalité d'Eckersberg et par

son élève Wilhelm Bendz. L'un et l'autre prônent une observation et un rendu exact du réel, recréé dans des constructions géométriquement organisées.

En dépit de leur attachement au naturalisme, les artistes scandinaves cultivent une dimension symbolique subtilement suggérée par le traitement de la lumière. Dans *Langebrogården* de Christoffer Wilhelm Eckersberg et *La jeune fille écrivant sur la vitre* (1853) de Christian Dalsgaard, l'ambiance, tantôt lunaire, tantôt crépusculaire, métamorphose à elle seule la banalité des paysages et des scènes empruntées au quotidien.

La Suède, à travers la figure de Bruno Liljefors, partage cet engouement pour une lumière ambiguë dont on trouve également l'écho dans la littérature. La nuit qui n'est ni jour ni nuit, hormis dans la Suède septentrionale avec le soleil de minuit, fascine par son étrangeté. A l'évidence, cette peinture, qualifiée en Norvège de « peinture d'atmosphère », laisse entendre au milieu des années 1880 une approche plus subjective, sans que les artistes renoncent à une facture naturaliste. De la fascination pour la nature, résulte un attrait pour le paysage mais à l'heure du crépuscule, tel que l'interprète dans des tonalités bleutées Eugène Jansson dans *Nuit d'hiver sur les quais* (1901). Enfin, cette faveur trouve un prolongement dans l'éveil du sentiment

pour le terroir suédois, qui s'exprime dans les peintures de la Dalécarlie de Anders Zorn et de Carl Larsson.

Dépouillement, silence

Refusant le panorama exhaustif, la Fondation de l'Hermitage a pris dans ses choix le parti de la singularité dont la figure de Vilhelm Hammershøi est exemplaire. Dans la seconde moitié des années 1880, le peintre danois prend ses distances par rapport à la peinture de plein air qui remporte les faveurs, au profit d'une iconographie plus intimiste constituée de scènes d'intérieur. Dénué de présence humaine ou simplement habitée par la silhouette de dos de son épouse Ida, son univers transmet une impression de vide fascinant. Comparable rétrospectivement aux personnages qui hantent les œuvres de Balthus, cette présence féminine souligne le vide plus qu'elle ne le comble.

Wilhelm Bendz, également représenté à Lausanne, avait déjà donné des versions Biedermeier de ces maisons bourgeoises au confort immaculé. Mais Hammershøi métamorphose ce cadre par le silence et l'inertie. La force psychologique de ces intérieurs dépouillés est infiniment plus captivante.

Bien que l'emprise du réalisme ait été assez profonde dans la formation des peintres du Nord, beaucoup subirent la crise du symbolisme dans les années 1890. Les peintres scandinaves sont très vite en contact avec les cercles littéraires. Edvard Munch rencontre, grâce à l'écrivain Strindberg, de nombreux écrivains symbolistes et se lie avec Stéphane Mallarmé. Gauguin, pour lequel la communication s'effectue par le biais de symboles, suscite aussi l'intérêt de Jens Ferdinand Willumsen, peintre des *Côtes de Bretagne* (1904) qui partageait déjà

les réflexions symbolistes et spirituelles de Maurice Denis. Le Suédois Richard Bergh acquiert *Paysage de Bretagne*, peint par le maître de Pont-Aven en 1889. Anna Ancher se laisse gagner par le mélange de mysticisme et d'innovations plastiques.

Spiritualité intense

Pourquoi cet engouement unanime pour le symbolisme ? Sans doute parce que ces peintres retrouvaient un peu d'eux-mêmes et de leur univers peuplé de légendes et nourri de spirituel dans cet ailleurs de l'étrangeté dont Gauguin fut l'ardent propagateur. Le symbolisme joua donc un rôle central en étendant son influence sur les paysages enflammés de Bruno Liljefors, sur la vision des monts d'Harald Sohlberg et sur les nuits profondes malgré le clair de lune d'Edvard Munch.

La France joua donc un rôle d'éveil à l'égard de ce que les peintres scandinaves portaient en eux. Plus tard, Edvard Munch et Gallen-Kallela chercheront en Allemagne un climat plus propice à l'expression d'une spiritualité plus intense et également plus tragique. Leur art, en effet, bascule dans une veine dramatique qui dépasse le symbolisme. La sollicitation de Gallen-Kallela par les artistes du mouvement Die Brücke est significative d'idéaux spirituels communs. Issu du symbolisme, l'artiste finlandais participait, aux yeux de la jeune génération, de la genèse de l'expressionnisme dont Munch fut également le précurseur. On découvre alors une âme scandinave, brumeuse et mélancolique, exaltée semble-t-il par un cadre de vie sombre, hivernal, partagé entre mer et montagnes. Quoi qu'il en soit, le charme tragique s'opère et l'influence s'effectuera en sens inverse. Munch exercera en ef-

fet une ascendance profonde sur l'ensemble de l'Europe et particulièrement en Europe centrale. Les générations qui lui ont succédé ont été fascinées par la faculté de transgresser les limites à la fois de l'humain et de l'art. Munch a dévoilé sans aménité et avec impudeur, les luttes qui déchirent la vie intérieure de chaque homme.

L'exposition de l'Hermitage invite à la découverte de l'autre Munch, celui du retour en Norvège. Dans ses peintures de 1912, la lumière si souvent alléguée comme signe distinctif de la peinture scandinave reprend ses droits et contamine la couleur. Le coloris est éclatant jusqu'à l'acidité. La mélancolie cède aux célébrations solaires. Munch jette une lumière crue sur l'angoisse existentielle. La touche est audacieuse et renforce l'impression d'inachèvement. Il affiche un mépris de la forme qui dépasse les spécificités nationales, pour donner des gages aux avant-gardes européennes.

Munch fut le seul artiste norvégien de sa génération à poursuivre l'ambition « d'un art qui naîtrait du sang du cœur ». L'artiste rompait avec la tradition réaliste de ses origines. « On peindra des êtres vivants qui respirent et qui sentent qui souffrent et qui aiment. » S'il cultivait la veine sensible des peintres nordiques, il la dépassait aussi. Son exploration de l'inconscient rejoignait les spéculations freudiennes.

Métaphysique et nature

En dépit des apports émanant des différentes nations de l'Europe d'alors, l'art scandinave garde sa spécificité tout au long de son évolution. Quels que soient les tempéraments contrastés des peintres nordiques, la nature n'est jamais niée, comme elle put l'être chez nombre de peintres symbolistes. Les artistes scandinaves n'entrent dans le monde métaphysique qu'à travers elle. Les paysages de lacs, blanchis par les nuages de *Nuages au-dessus d'un lac* (1904) de Gallen-Kallela, sont l'expression même d'une fusion entre l'artiste et la nature qui libère en lui une émotion de l'ordre des correspondances baudelairiennes.

La veine sensible pourrait donc constituer le fil d'Ariane de cette exposition qui relate dans sa diversité un siècle de création de la Norvège jusqu'au Danemark.

G. N.

Akseli Gallen-Kallela
(1865-1931), « Nuages
au-dessus d'un lac ».



L'enfer sur terre

... Valérie Bory, Lausanne
Journaliste

théâtre

Deux récits mis en théâtre ont pour toile de fond l'histoire récente liée au nazisme, chez Kertész et chez Duras. Tandis qu'une autre pièce, d'après une nouvelle de Büchner, dessine la folie et l'exil, transposés sur un mode expressionniste.

« Dieu s'est révélé à moi sous la forme d'Auschwitz. » En cette année du souvenir des 60 ans de la libération des camps nazis, l'œuvre de Kertész (chez Actes Sud) montre en quoi la littérature est capable de s'emparer de l'indicible. La littérature et non le témoignage, car ceux-ci ne manquent pas.

Ecrivain resté longtemps dans l'ombre, traducteur, plus connu depuis son Prix Nobel de littérature en 2000, Imre Kertész, né dans une famille juive de Budapest en 1929, a été déporté en 1944. Il avait 15 ans.

Kaddish est le long monologue intérieur d'un survivant à qui un jour sa femme demande un enfant. « Non » commence le récit psalmodié par Jean-Quentin Châtelain, entrecoupé de digressions et de divagations sur tout et rien, le long du fleuve qu'est la vie d'un homme, après le camp.

Sur scène, pendant deux heures, le comédien donne corps à une pensée où la logique du désespoir, la philosophie et le sens de l'absurde cernent le genre humain. Un genre humain brisé dans l'enfer des camps et qui ne peut pas ressusciter. A l'image du désir d'enfant qui ne peut plus naître.

De sa manière décalée de traîner sur les syllabes comme si les mots étaient enracinés dans la boue des camps, de forcer sur la prononciation de l'imparfait *ais* en *ê*, Jean-Quentin Châtelain surprend et fascine par son verbe incarné, crasseux, collant... Une langue issue d'un travail et non de son « accent suisse » comme a pu l'écrire un critique français ! (Il est des textes mettant en jeu des expériences existentielles qu'on ne peut pas dire de façon pointue, et seul un francophone péripérique pouvait l'inventer, comme Ramez a inventé une langue.)

Une table, une chaise, une lampe. Le narrateur enlève sa veste, met les mains en masque sur son visage. « Non, dis-je sans hésiter au philosophe Oblath, rencontré dans une maison de repos pour intellectuels au fond d'une forêt de Hongrie, qui me demande innocemment : *Avez-vous des enfants ?* »

Contemplant « le cadavre refroidi de son mariage », le survivant laisse ses pensées dessiner un improbable enchevêtrement qui s'élève au-dessus de son cerveau. En résumé, tout revient à expliquer pourquoi l'être n'est plus possible après « ça ». Juste parti « s'aérer la tête », et tombant malencontreusement sur son voisin, le narrateur, des années après, réunira des notes sur son mariage et tout le reste, comme emblème de l'inaccessible et de l'impensable, après la brisure du camp.

**Kaddish pour
l'enfant qui ne
naîtra pas
d'Imre Kertész**

**Exécuteur 14
d'Adel Hakim**Théâtre du Passage,
Neuchâtel, le 22 mars.

Et le voilà discourant à mort sur le refus de donner la vie. Enfant, il apprend sa judéité par hasard, devant une tante chauve portant perruque, en robe de chambre rouge. Il sera cette tante chauve en robe de chambre, puisque Auschwitz a fait de lui un juif. Un juif, donc « passible de la peine de mort ».

Dans cette logique désespérée et cinglante, le spectateur s'entend rire. Châtelain est un bateau ivre. Sous ses pieds « bouillonnent les égouts ». « Je suis prêt. Dans un dernier, grand, résumé, j'ai montré ma vie faillible, opiniâtre - je l'ai montrée pour ensuite, portant le baluchon de cette vie dans mes deux mains tendues, m'en aller, et comme dans l'eau noire et tempétueuse d'un torrent, sombrer. Mon Dieu, faites que je sombre pour l'éternité, Amen. »

Cette création, mise en scène par Joël Jouanneau (Théâtre Ouvert, Paris /Vidy-Lausanne), n'est pas encore à l'affiche en tournée, mais on peut voir Châtelain, cet acteur extraordinaire, côté bourreau, dans un autre monologue tout aussi intense, *Exécuteur 14* d'Adel Hakim, où le dernier milicien, rescapé lui aussi d'un

enfer, raconte comment la cruauté vient aux hommes. Dans l'esprit des mythes grecs et non de la télévision.

Monsieur X. dit ici Pierre Rabier, mis en scène par Jacques Lassalle, est lié au passé de résistante et aux événements que Marguerite Duras a vécus à la fin de la guerre. Son mari Robert Antelme (dénommé L.), résistant comme elle dans le réseau de François Mitterrand (François Morland dans le texte dont est tirée la pièce), est arrêté, envoyé en camp à Drancy, puis Buchenwald. Le récit de Duras commence après l'arrestation de son mari, alors qu'elle cherche à lui remettre un colis à la prison de Fresnes.

L'écrivaine, jouée par Marianne Basler, actrice de cinéma et de théâtre, en imper beige à épauettes et talons compensés, tombe par hasard sur un homme, Pierre Rabier, entrevu dans ses démarches en faveur de L. L'homme, agent de la Gestapo française à Paris, sous occupation, lui apprend qu'il a arrêté son mari, compromis dans un plan visant des installations allemandes. Il cherchera à savoir si elle est aussi dans la résistance.

Commence alors un jeu de chat et de souris, extrêmement dangereux pour la jeune femme. Les rendez-vous se succèdent, qu'elle ne peut refuser en tant qu'« espionne » pour son réseau et épouse voulant sauver son mari. Dans les cafés, dans la rue, dans les restaurants, un tête-à-tête ambigu et trouble s'installe. Elle veut obtenir des renseignements sur son mari. A-t-il été torturé ? Echappera-t-il à la mort ? Rabier lui met un autre marché en main. Lui montre une photo du chef du réseau de résistance - elle ne bronche pas. Si elle donne des renseignements, son mari sera libéré.

Marianne Basler
dans « Monsieur X. dit



Liés l'un à l'autre par la nécessité de savoir et par une attirance non réciproque, mais acceptée par l'héroïne, cet étrange couple bourreau-victime se dissoudra. Par un retournement, lié à la libération proche de Paris et la défaite des nazis, c'est elle qui « donnera » Rabier à ses amis résistants, qui le condamneront à mort mais le laisseront exécuter par la police, à la fin de la guerre, comme le dit Duras dans son récit.

Les bruits du Paris des années 40, les chansons de Trenet, la guitare de Django Reinhardt, les déplacements à vélo sur la scène, les mouvements et le jeu réglés à la perfection font de cette évocation d'un passé douloureux une réussite théâtrale.

Georg Büchner, très joué aujourd'hui (*La mort de Danton, Woyzeck, Léonce et Lena*), révolutionnaire, s'exile à Strasbourg en 1835 après avoir fomenté une fronde de paysans contre le pouvoir, en Hesse. Dans une nouvelle intitulée *Lenz* (mise en scène ici par Irène Bonnaud, en coproduction avec le théâtre de Vidy), Büchner mêle cet élément de sa vie à la destinée d'un autre idéaliste, le poète Jakob Lenz. Contemporain de Goethe, Büchner a rompu avec la société et se fait héberger par le pasteur Oberlin et sa femme, dans les Vosges, en 1887. A partir de ce canevas, Büchner écrit une pièce violente et lyrique à la fois, où la folie, davantage que les idées révolutionnaires, est au cœur du drame.

Dès sa fuite, qui le mènera chez le pasteur et sa femme (Fred Ulysse, Sophie-Aude Picon), la folie est en marche. Il est dit de Lenz (Dan Artus, étonnant dans cet homme au cerveau malade) qu'« il lui fallait aspirer l'orage en lui ». La musique de Philip Glass, le jeu expressionniste des comédiens créent l'étrange-té. La charpente en bois du presbytère,

les temples miniatures en papier mâché, éclairés de l'intérieur, semblables à des talismans, nimbent la scène de mystère. Les villageois vont au temple, le pasteur est en chaire. « Maintenant que je connais tous leurs défauts, ils ne sont plus contents de mes prêches », lance-t-il, un peu las. C'est un homme acquis aux idées des Lumières et qui du fond de sa vallée paysanne voit le progrès dans l'industrialisation naissante.

Lenz partage la vie du presbytère, en proie à une démençe qui le ronge. Mais il devra bientôt rentrer, son père le réclame. Nouvelle errance dans la forêt où la folie s'empare définitivement de lui. Dans la nuit noire, il rencontre deux « esprits » (qui ont les silhouettes du pasteur et de sa femme : leurs traits familiers sont devenus masques monstrueux). Hululements, grognements. La réalité se dérobe sous Lenz.

Face à la folie, le protestantisme puritain, mais néanmoins chaleureux du pasteur et sa femme, ne sera d'aucun secours. « Tous les coups du monde ne pourront extirper un seul de vos péchés », lance le pasteur Oberlin à Lenz, qu'il empêche de se frapper et de se mutiler.

Les dernières images sont saisissantes, Lenz, enveloppé dans un linceul, rampe au sol et devient, sous l'éclairage rouge, une forme dotée de vie, mais n'en ayant plus l'apparence. Une peinture expressionniste et convulsive d'un moment de la vie du poète Lenz, en proie à ses démons.

V. B.

théâtre

Monsieur X. dit ici Pierre Rabier de Marguerite Duras

Théâtre du Crochetan, Monthey, le 14 mars

Lenz de Georg Büchner

Tournée 2005 en préparation.

George Sand

La femme qui voulait devenir un homme

●●● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

Après l'art du XVII^e siècle qui croyait à la vertu, du moins avant Racine qui fut le plus audacieux, le plus terrible et le plus vrai des naturalistes, et peut-être à certains égards le moins moral, et l'art du XVIII^e siècle qui fit semblant de croire à la raison, il y eut l'art du XIX^e siècle, du moins dans son début, qui, avec Chateaubriand, les romantiques et George Sand exalta la passion.

George Sand, tout en exaltant la passion, croyait aussi au Bon Dieu, au bon sens, à la démocratie universelle, à la liberté et à la bonté naturelle des hommes. En politique et en religion, elle avait à peu près les mêmes idées que Hugo et le dernier Lamennais, ce qui faisait grincer les dents de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly, catholiques teintés de sadisme et de jansénisme, qui eux ne croyaient presque qu'au diable, au péché et à l'enfer.

Baudelaire ne pouvait supporter ni son Bon Dieu, ni son bon sens, ni ses bons sentiments. Il la jugeait bête, lourde, banale et lui reprochait surtout le fameux style coulant cher aux bourgeois.

Barbey d'Aurevilly, qui n'aimait pas trop les femmes qui prennent la plume - sauf pour écrire à leurs amants - et qui singent l'homme en fumant le cigare et en portant des pantalons, la traitait de bas-bleu à coin rouge (le rouge de son ascendance aristocratique) et dans ses jours de grande colère, le bas se tirebouchonnait jusqu'à devenir chaussette. Il lui reprochait notamment, en père de l'Eglise qu'il était à sa manière cavalière et mous-

quetaire, d'avoir quitté l'ombre sainte et chaste de la maison et de la famille chrétienne pour entrer dans le plein jour de l'opinion publique, affrontée et effrontée, et d'avoir ainsi abattu le mur de la vie privée en livrant au public ce que peut seul entendre un confesseur au tribunal de la pénitence. Il lui reconnaissait toutefois un certain talent, mais point de génie - le génie étant pour Barbey la faculté créatrice solitaire par excellence -, sous prétexte qu'elle avait toujours eu besoin de quelqu'un pour faire ou être quelque chose, en quoi Barbey est d'ailleurs en contradiction avec l'idée qu'il se fait de la femme.

Déification d'Eros

De fait, ses liaisons furent célèbres et sous le titre de presque chacun de ses ouvrages on pourrait écrire le nom de l'homme avec qui elle était liée lorsqu'elle l'écrivit et qui le lui inspira. Hugo, Liszt, Chopin, Lamartine, Flaubert, Dumas, presque toute l'Europe artistique fut de ses amants ou de ses amis. Sainte-Beuve, qui ne l'appréciait pas non plus tellement, disait de son talent qu'il n'était qu'un écho, le double de la voix, mais qu'elle ne possédait pas la voix en propre, jugement qui rejoint le point de vue aurevillien. Aussi l'avait-il surnommée « la grasse Madame de Warrens de la littérature ».

Sans chercher à se montrer aussi virulent que Baudelaire et Barbey, ces cerbères jaloux de l'honneur féminin, on peut dire néanmoins qu'avec George Sand nous tenons le contraire exact de Colette, la paysanne bourguignonne montée à Paris dont nous parlions le mois dernier. Alors que la dame du Palais Royal voyait dans l'amour un esclavage honteux, humiliant, George Sand, elle, plaçait la passion amoureuse au-dessus de tout, la comparant à un don de Dieu et allant jusqu'à confondre Eros et Jésus-Christ, erreur et hérésie qui tendent d'ailleurs à s'accréditer de plus en plus dans les esprits de nos contemporains, même soi-disant catholiques, et pas seulement dans ceux des dames.

Mais une fois qu'on a dressé le catalogue de ces quelques défauts que nos deux docteurs de l'Eglise, Barbey et Baudelaire, jugeaient irrémédiables, il arrive qu'à la lire, surtout quand on la compare à la littérature courante d'aujourd'hui, on ait quelques surprises heureuses.

Femme d'un talent réel, mais sans aucun esprit - le contraire par exemple d'une Madame de Staël qui avait, elle, en plus de l'esprit, un tempérament volcanique -, la bonne dame de Nohant exprime dans toute son œuvre une conception que je dirais « bonne femme » de l'amour. Je le dis sans la moindre raillerie. Après tout le sentiment, c'est le petit ménage des femmes, au même titre que ces boîtes à ouvrage où elles rangent un tas de fils et de rubans et toute espèce de boutons et de baleines de corset.

George Sand avait l'âme ménagère. Son œuvre tout entière exprime le souci majeur de sa nature : aimer et travailler. On y retrouve justement une réhabilitation du travail, qui était mal vu par les classes aristocratiques, le goût de l'utopie et des idylles révolutionnaires, ainsi qu'une revendication des droits de la passion. C'est là, nous semble-t-il, une

offense à la rectitude de la vie. D'ailleurs à quoi bon nier les droits de la passion ? La passion ne demande pas sa part à la société, elle la lui vole avec fureur. Aussi est-ce bien mal à propos qu'on accolé « droit » et « passion ». Ces deux mots jurent et souffrent d'être mis ensemble. Et c'est là l'erreur capitale de Sand et de son école que d'avoir voulu un accommodement entre la passion et la société. La société doit réprimer la passion et celle-ci défier la société.

Mais les idées sont au fond peu de chose chez George Sand, le sentiment au contraire est tout, et l'on peut l'admirer et même l'aimer un peu sans penser pour autant comme elle. Sa seule fonction au monde est d'exprimer le sentiment de la nature et les images de la passion. Ne lui demandons pas de réfléchir. Mais lorsqu'elle peint un paysage, lorsqu'elle parle des bois, d'une rivière,

*Dessin de
Tony Johannot, pour*



d'un étang ou des oiseaux, on la sent qui s'anime, et à ces moments elle rappelle Jean-Jacques. Lorsqu'elle chante les langueurs du désir chez la jeune fille, la désolation d'une Ariane abandonnée ou d'une veuve, folle d'amour inassouvi, son chant garde toujours l'accent de la femme. C'est dans sa sincérité même que George Sand trouve sa récompense, c'est-à-dire sa gloire.

Communion avec la terre

Car il ne faut pas oublier que George Sand a inventé le roman rustique. La première, je crois, elle a compris et aimé le paysan. La première, elle a senti ce qu'il y a de grandeur et de poésie dans sa simplicité, dans sa patience, dans sa communion avec la terre ; elle a goûté les archaïsmes, les lenteurs, les images et la saveur du terroir, de sa langue colorée ; elle a été frappée de la profondeur et de la ténacité tranquille de ses sentiments et de ses attachements ; elle l'a montré amoureux du sol, âpre au travail et au gain, prudent, défiant, mais de sens droit, très épris de justice et ouvert au mystérieux. Elle aussi a vu dans la nature une bienfaisante divinité qui apporte à ses dévots l'apaisement, la sérénité et la bonté.

La bonté, c'est un des mots qui reviennent toujours avec elle. Un autre mot, tout proche, c'est celui d'abondance, de fécondité. Elle épanchait ses récits d'un flot régulier comme une source inépuisable, presque sans plan ni dessein, ne sachant guère mieux où elle allait qu'une large fontaine dans des grands bois. D'aucuns ont comparé son œuvre à un sein nourricier ou à un fleuve de lait. Mais cette nature, ce monde bucolique et rustique, que sont-ils devenus ?

Comme tant d'autres écrivains, comme Walter Scott ou Barbey lui-même et de leur monde de seigneurs altiers et batailleurs, Sand n'a pu peindre qu'un crépuscule. La grande structure tribale s'est défaite. Les mœurs antiques et solennelles ne protègent plus ceux qui, hier encore, s'y pliaient avec une fidélité obstinée : les grandes familles ont disparu, tandis que prospèrent à la surface de la terre des hommes sans loi, sans moralité, sans honneur, sans style et sans scrupules.

A nos yeux d'hommes d'aujourd'hui, anémiés et diminués, George Sand n'en demeure pas moins une géante. Elle a vécu et écrit démesurément. Elle a toujours eu ses partisans, qui ne furent pas n'importe qui. Chateaubriand, lisant *Lélia* en 1833, lui fait part de son admiration. Balzac l'aimait tant, qu'il l'a fourrée dans sa *Comédie humaine*. Flaubert aimait en elle la camarade, le garçon manqué. Alain, qui était un lecteur de génie, tenait *Consuelo* pour un des grands romans du XIX^e siècle. Alors, entre le pour et le contre...

Hugo, enfin, a exprimé magnifiquement, comme tout ce qu'il exprime, les beautés qui se trouvaient dans l'œuvre de son amie, mais c'est seulement en la lisant que l'on trouvera cette chaleur de couvée maternelle dont quelques-uns parmi les fils de la femme gardèrent longtemps un souvenir délicieux, bien que quelque peu oppressant.

G. J.

Livres parus en 2004,
à l'occasion du
bicentenaire de la
naissance de George
Sand :

George Sand,

Lettres d'une vie,
Gallimard, Paris 2004,
1312 p.

George Sand,

Histoire de ma vie,
Gallimard, Paris 2004,
1672 p.

Diane de Margerie,

Aurore et George,
Albin Michel, Paris
2004, 192 p.

Henry James,

George Sand,
Mercure de France,
Paris 2004, 96 p.

Nihilistes et misanthropes

Nous rêvons de bien faire et nous écoutons pieusement les chantages du non-sens, en posture quelque peu schizo-phrène. Pourquoi ? Nancy Huston part d'abord du constat que certains littérateurs l'ennuient profondément. Et de s'interroger d'où viennent ces écrivains, à qui, à quoi se rattachent-ils ? Elle commence par l'« ancêtre », Schopenhauer, puis analyse plusieurs de ses « enfants spirituels » : Cioran, Beckett, Kundera, Thomas Bernhard, Michel Houellebecq, Christine Angot ou Elfriede Jelinek. Quelle fut leur enfance ? leur approche de l'autre sexe ? Quel regard sur l'enfant - le leur ou celui des autres - ont-ils posé ? Quel genre de vie ont-ils mené ? Pratiquement tous ont en commun une haine viscérale de l'humain, de leur père ou mère, de l'enfant. La plupart ont choisi de quitter leur pays natal et/ou d'adopter une autre langue. Avec quelle bonne ou mauvaise foi assèment-ils leurs vérités ? Ont-ils une cohérence (par exemple, pourquoi publier leurs nombreuses détestations si l'humain est nul, donc incapable de les lire...) ? Nous ne sommes guère surpris lorsque N. Huston démontre leurs nombreux points communs avec un certain Adolphe.

Nancy Huston a la grande honnêteté de nous dire d'où elle vient elle-même, émigrée en France et ayant adopté le français. Elle a été fascinée par cette idéologie du « néantisme ». Mais on devine chez elle une espèce de conversion, du moment qu'elle est devenue mère. Elle a

su recevoir et accueillir. Son regard a changé. C'est peut-être une des clés de cet essai.

Ce livre est plein d'un solide humour. Il est absolument passionnant. L'auteure dénonce vigoureusement des écrivains qui détestent ce qu'ils n'ont jamais connu ; ils se détestent, et en même temps ne cessent de s'exhiber avec délectation. Le record est détenu par Christine Angot. Chez elle, non seulement la qualité d'écriture est effrayante, mais l'irresponsabilité y est incroyable. Angot a eu une fille et nous relate tous ses fantasmes à son propos. Immonde... Elle sait que cela peut détruire sa fille « mais qu'est-ce que j'y peux ? » ... « C'est comme ça. » Tout ce nihilisme exacerbé n'est plus que perversion, irrespect du destinataire.

C'est dit ! Nancy Huston est en colère et elle a raison. Elle a raison quand elle dénonce tous ceux qui dans les médias crient au génie alors qu'en fait il n'y a que profonde malhonnêteté intellectuelle et laideur repoussante.

Sans vouloir trop extrapoler ni trahir Nancy Huston, j'entends une autre question derrière tout cela : on a relégué Dieu, Marx et les utopies au magasin des accessoires bêtes et inutiles... alors, que faire maintenant ?

Jean-Daniel Robert

Nancy Huston,
Professeurs de désespoir,
Actes Sud/Léméac,
Arles/Montréal 2004,
384 p.

■ Islam

Jean Fernand-Laurent
Faut-il craindre l'islam ?

Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 104 p.

Dans le foisonnement désormais quasi continu de vulgarisation en français de la réalité de l'islam en Occident, ce mince livre accroche par son titre mais reste un opuscule léger, survolant la question soulevée en couverture plutôt qu'il ne l'approfondit. L'auteur ne s'en cache pas d'ailleurs, citant seulement six ouvrages comme bibliographie « pour une première approche ».

Formé de huit chapitres à la rondeur toute diplomatique mais sincère de son auteur, un ancien ambassadeur de France auprès d'organisations internationales, l'ouvrage est destiné au « grand public », selon l'expression. Le langage est clair, simple, les chapitres raisonnablement découpés ; cependant l'insatisfaction grandit au tournant des pages car on plane plutôt qu'on analyse, d'autant plus qu'on décele la « francitude » de son auteur dans son traitement de « l'islam », comme il le nomme - circonscrit en fait à celui du Maghreb ! Or la réalité de l'islam aujourd'hui ne mérite plus une telle superficialité, fusse-t-elle « politiquement correcte » ! En lame de fond, le propos demeure louable : apprenons à nous connaître dans nos diversités ! Comme conclut l'auteur de la postface, ce livre invite à chercher à en savoir plus... et c'est vrai !

Thierry Schelling

Masson Robert
Henri Vergès

Un chrétien dans la maison de l'islam
 Parole et Silence, Paris 2004, 192 p.

La biographie de ce frère mariste assassiné en 1994 nous entraîne dans les pas d'un martyr *en et pour* l'Algérie. Vingt-cinq chapitres réunissent des témoignages d'amis et de proches de la victime, chacun ajoutant une pierre à la mosaïque de ce modeste apôtre qui se retrouve, bien malgré lui, le cœur battant de cet ouvrage.

Des pages magnifiques sur la connivence entre musulmans et chrétiens au Maghreb, tissées de réflexions, notes, pensées, actes (souvent rapportés) de l'auteur à propos de la victime, réussissent à incarner ce que les

mots-clés de vocation, sacrifice, amour du prochain, rencontre avec l'islam, colonisation française ou Eglise algérienne peuvent signifier dans ce contexte précis.

Cependant, ce récit biographique se transforme lentement en hagiographie. Au fil des pages, l'image rendue devient trop parfaite, trop lisse, pour garder le témoin ainsi présenté au niveau du lecteur. On pourra trouver le ton « encensant » d'un tel récit pesant et en porte-à-faux avec la personnalité de celui visé ! Pêché par excès littéraire ? Tout de même, une belle compilation, dans la lignée des ouvrages sur les martyrs d'Algérie, à lire *cum grano salis* !

Thierry Schelling

Fauzi Skali
Eva de Vitray-Meyerovitch
Jésus dans la tradition soufie

Albin Michel, Paris 2004, 168 p.

Bien écrit, un français clair et simple, pour une découverte en dix chapitres de la place de Jésus dans l'expérience mystique de l'islam. Quelques esquisses de comparaisons entre le christianisme et l'islam quant à la personne de Jésus, mais le partage frais et nourrissant de ces pages allègres ouvre une perspective sur une foi islamique toute imbibée de légèreté et de profondeur tout à la fois.

A noter un très utile lexique et une bonne bibliographie permettant un approfondissement du regard de l'islam sur Jésus.

Les auteurs connus tels que Ibn Al-Rabi, Rumi et Al-Hallaj sont agréablement effleurés et l'ouvrage donne envie d'aller explorer les textes et l'expérience soufis. Un joli travail pacifique et informateur dont la rencontre entre l'islam et le christianisme ne peut se passer !

Thierry Schelling

■ Philosophie

Gabriel Fragnière
Le Chemin et le Regard

Récit philosophique sur l'homme et le divin
La Renaissance du Livre, Tournai 2004, 168 p.

Au terme d'un cours sur l'analyse du phénomène religieux, Gabriel Fragnière, docteur en philosophie, est interpellé par ses étudiants : « Et Dieu dans tout cela... ? » Il avait volontairement mis de côté l'hypothèse de Dieu et de son existence, pour ne rester qu'au domaine « religion et culture ».

Il s'interroge alors sur le chemin de son expérience personnelle qui a conditionné les images successives de Dieu depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte, pour en déduire que c'est le chemin parcouru qui explique le regard qu'on a sur Dieu. « Le "Dieu quoi ?" qui explique l'univers, comme le "Dieu qui ?" à qui l'individu se relie, dépendent tous deux du "vécu" de chacun, et ne se situent pas, en conséquence, au même niveau d'expérience réelle ! Ils dépendent de l'expérience humaine qui les appelle à être. »

Il souligne ainsi la tension entre une construction rationnelle sur la nature de Dieu et la rencontre individuelle dans sa dimension spirituelle, ce qui crée un déséquilibre instable entre la conscience d'un Dieu « personnel » et d'un Dieu « cosmique ». Ainsi on peut parler d'une « histoire de Dieu » que les vrais chercheurs doivent en permanence réinventer. Ceci influence ses réflexions sur le religieux, le profane et la sécularisation, sur la transcendance et l'immanence, sur la vie et la mort. Gabriel Fragnière propose un autre regard sur un humanisme responsable et respectueux des différences. Et de cela, notre monde en a bien besoin !

Un livre qui pose beaucoup de questions mais qui peut libérer du pouvoir d'une pensée théologique unique.

Marie-Thérèse Bouchardy

Jean-Daniel Causse
L'instant d'un geste

Le sujet, l'éthique, et le don

Labor et Fides, Genève 2004, 120 p.

Qui est l'autre ? Mon semblable, peut-on répondre avec la philosophie grecque. Mon prochain, peut-on répondre avec l'Évangile. Ces deux réponses suffisent à fournir un ca-

dre préalable à l'éthique, la situant à l'articulation de la similitude et de la proximité. Si la première coordonnée place l'éthique sur un plan universel, la seconde l'incarne dans l'agir, lui demandant de s'exercer « hic et nunc ».

A l'articulation de la similitude et de la proximité, l'éthique se situe également à l'articulation de la norme et de la sollicitude. Si, à l'image de la similitude, la norme renvoie au plan universel de l'éthique, la sollicitude, redoublant en quelque sorte le geste de la proximité, invite à faire usage de la loi universelle dans le concret d'une existence historique.

Au carrefour de l'universel et du particulier, l'éthique trouve son fondement dans la règle d'or et ses différentes formulations (« aimer son prochain comme soi-même », « ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas que l'on nous fit ») : c'est là la définition de la justice. L'éthique cependant ne s'y réduit pas, heureusement, car elle sait aussi jouer sur le registre de l'hyperbole et du don sans retour, brisant ainsi la règle d'or « par le haut » : la folle démesure, l'instant d'un geste est parfois plus sage que la pâle mesure, aussi juste soit-elle.

Jean-Nicolas Revaz

■ Témoignages

Henri Wermus
Le temps de la déchirure

Varsovie, Paris, Zurich,

un itinéraire d'apprentissage (1925-1945)

Labor et Fides, Genève, 2004, 252 p.

Docteur en mathématiques et professeur honoraire de l'Université de Genève, l'auteur raconte ce qu'a été son enfance dans la Pologne viscéralement antisémite de l'avant-guerre. Né en 1919 dans une modeste famille juive demeurant à Varsovie, il a subi, à tous les niveaux de sa scolarité, un harcèlement constant dans l'indifférence, sinon la complicité, des maîtres et des autorités. Son baccalauréat acquis de haute lutte, et vu les entraves qui s'opposent à la poursuite de ses études dans un pays où l'existence devient intenable pour les juifs, il décide avec un camarade de se rendre « en Occident ». Nous sommes en octobre 1937 ; de la centaine de familiers et d'amis qui escortent le départ des deux jeunes gens, Henri Wermus ne reverra que deux ou trois rescapés de la fureur nazie.

Après un intermède belge, il rejoint Paris où, en dépit de difficultés de tout ordre, il commence des études de mathématiques qui seront sa planche de salut. Mais la guerre le rattrape et il s'engage alors dans l'armée polonaise qui recrute en France. En 1940, sa division ne tarde pas à être encerclée et à se réfugier en Suisse, chaleureusement accueillie par la population jurassienne. Puis viendra le camp de Winterthur, la possibilité de fréquenter le Poly, mais aussi l'angoisse quant au sort des proches demeurés à Varsovie.

Le lecteur reste confondu en découvrant qu'autant au sein de cette troupe d'expatriés en déroute, que dans les cantonnements où ils seront internés pendant la durée de la guerre, les Polonais continuent d'imposer brimades, injustices et exactions à ceux d'entre eux qui sont juifs. Par ce témoignage dénué de pathos et de fioritures mais souvent bouleversant, Henri Wermus entend s'acquitter d'un devoir en remplissant l'« espèce de contrat que tout survivant endosse vis-à-vis des disparus ».

Renée Thélin

Martine Partoës
Et dire que j'en ai ri...

Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 184 p.

L'auteur n'est pas une personne ordinaire. Tout chez elle transpire la curiosité, l'intérêt, la passion et la compassion. Dès son enfance, elle manifeste une fascination pour tout ce qui l'entoure et qu'elle ne comprend pas bien. Elle nous raconte ses souvenirs avec légèreté, humour et entrain et on ne peut que s'attacher à une telle personnalité. Après un premier amour qui ne se concrétise pas, elle se marie avec un père jésuite qui a choisi de quitter la Compagnie de Jésus pour vivre avec elle.

C'est alors le vertige des commencements qui les habite pendant un certain temps, puis la prise de conscience des réactions violentes qu'un tel mariage suscite. Avec son mari, ils consacrent leur temps et leur énergie aux plus pauvres, aux marginaux. D'abord, elle ne se pose pas beaucoup de questions sur le sens du mot « vocation » et sur ce qu'il pouvait signifier pour son compagnon. Puis un jour, sans crier gare, Dieu frappe à sa porte et elle comprend...

Ce seront alors des jours et des jours de questionnements, de larmes, de joies et de souffrances. Jusqu'au point où, ensemble, ils décidèrent que si Rome s'opposait à la dispense de célibat sacerdotal, l'ancien jésuite reprendrait le chemin de sa communauté. Mais le miracle eut lieu... leur vie commune continua.

Si l'auteur a désiré écrire ce récit, c'est pour témoigner de l'intervention de Dieu dans leur vie et de leur « oui » à cette intervention.

Marie-Luce Dayer

Zélie et Louis Martin
Correspondance familiale 1863-1885
Cerf, Paris 2004, 415 p.

Alice et Henri Quantin
Zélie et Louis Martin
Les saints de l'escalier
Cerf, Paris 2004, 156 p.

Les parents de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, prochainement béatifiés, ont construit une vie familiale fervente et rayonnante. Deux livres nous permettent de mieux connaître ce milieu où a grandi Thérèse.

Louis et Zélie avaient pensé se consacrer à Dieu, lui comme moine à l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, elle chez les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. On retrouvera cet esprit de foi dans leur vie quotidienne, comme en témoigne bien Zélie dans ces 218 lettres où l'on devine un caractère sensible et bien trempé. Quant à Louis, horloger-bijoutier, père attentif pour ses cinq filles, plein d'humour, généreux et soucieux des autres, il laisse le souvenir d'un homme calme et proche de Dieu. Les 18 lettres de Louis nous renseignent peu sur sa personne ; d'autres sources viennent en aide. A signaler l'excellente introduction à cette correspondance par Mgr Guy Gaucher.

L'ouvrage des époux Quantin relate les multiples aspects de cette vie familiale humble, laborieuse, où l'on découvre les liens de la petite Thérèse avec ses parents et, par la suite, les événements qui ont jalonné cette existence après la mort de Zélie, Thérèse ayant quatre ans. A travers les menus détails, nous apprenons l'amour profond des époux Martin et leur ouverture à leur entourage. Les commentaires des auteurs apparaissent souvent inopportuns.

Willy Vogelsanger

Arlettaz Gérald, Arlettaz Silvia, *La Suisse et les étrangers. Immigration et formation nationale (1848-1833)*. Antipodes, Lausanne 2004, 164 p.

Athanase d'Alexandrie, *Le Mystère du Christ. Contre Apollinaire (IV^e s.), le défi d'un Dieu fait homme*. Migne, Paris 2004, 312 p.

Bagot Jean-Pierre, *Jésus, un homme... et puis ?* Cerf, Paris 2005, 108 p.

Basset Lytta, *Aube. Méditations bibliques I*. Bayard/Labor et Fides, Paris/Genève 2004, 240 p.

Boillet Eugénie, *Chroniques caissières. Récit*. D'en bas, Lausanne 2004, 124 p.

Borgeaud Philippe, *Exercices de mythologie*. Labor et Fides, Genève 2004, 220 p.

Boulad Henri, *Changer le monde. Expérience mystique et engagement*. Saint-Augustin, St-Maurice 2004, 248 p.

Burnet Régis, *Marie-Madeleine (I^{er}-XX^e siècle). De la pécheresse repentie à l'épouse de Jésus. Histoire de la réception d'une figure biblique*. Cerf, Paris 2004, 142 p.

*****Col.**, *Buisson Ardent. L'Archimandrite Sophrony*. Le Sel de la terre, Pully 2004, 210 p. [39709]

*****Col.**, *La laïcité à l'épreuve. Religions et libertés dans le monde*. Encyclopaedia Universalis, Paris 2004, 194 p. [39780]

*****Col.**, *Paul, une théologie en construction*. Labor et Fides, Genève 2004, 494 p. [39672]

*****Col.**, *Père Arsène - Présence de Dieu au cœur de la souffrance. T. II*. Cerf/Le Sel de la terre, Paris/Pully 2004, 360 p. [39696]

Cordes Paul Joseph, « *Pratiquons le bien à l'égard de tous.* » 21 thèses sur l'activité caritative. Parole et Silence, Paris 2004, 202 p.

Courvoisier Jean-Claude, *Hasard et providence. Propos d'un physicien*. Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2004, 172 p.

Cyrułnik Boris, *Parler d'amour au bord du gouffre*. Odile Jacob, Paris 2004, 256 p.

Delbrêl Madeleine, *S'unir au Christ en plein monde. Correspondance, vol. II : 1942-1952*. Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 352 p.

Euvé François, *Christianisme et Nature. Une création à faire fructifier*. Vie Chrétienne, Paris 2004, 78 p.

Forte Bruno, *En te suivant, lumière de la vie*. Parole et Silence, Paris 2004, 220 p.

Kasper Walter, *Sacrement de l'unité, eucharistie et Eglise*. Cerf, Paris 2005, 160 p.

Madeleine-Perdrillat Alain, *De longues absences, suivi de « Treize poèmes de l'hiver en Corrèze »*. La Dogana, Genève 2004, 58 p.

Mattheeuws Alain, *S'aimer pour se donner. Le sacrement du mariage*. Lessius, Bruxelles 2004, 412 p.

Meier John P., *Un certain Juif Jésus. Les données de l'histoire. T. I. Les sources, les origines, les dates*. Cerf, Paris 2004, 496 p.

Nabert Nathalie, *Liturgie intérieure*. Ad Solem, Genève 2004, 160 p.

Podselver Laurence, *Fragmentation et recomposition du judaïsme. Le cas français. Suivi d'une discussion avec Jörg Stolz*. Labor et Fides, Genève 2004, 92 p.

Prieto Christine, *Christianisme et paganisme. La prédication de l'Evangile dans le monde gréco-romain*. Labor et Fides, Genève 2004, 176 p.

Pruvot Samuel, *Les citoyens du ciel. Conversations derrière la clôture*. Cerf, Paris 2004, 132 p.

Ratzinger Joseph, *Chemins vers Jésus*. Parole et Silence, Paris 2004, 174 p.

Razumovsky Maria, *Nos journaux cachés 1938-1944*. Noir sur Blanc, Montricher 2004, 282 p.

Ware Kallistos, *Approches de Dieu dans la voie orthodoxe, précédé de « Autobiographie »*. Cerf/Le Sel de la terre, Paris/Pully 2004, 224 p.

Zahnd René, *Mokhor et autres pièces*. Bernard Campiche, Orbe 2004, 360 p.

Le vilain mois de mai

J'ai déjà dit, dans ces colonnes, à plusieurs reprises, ma haine (je pèse mes mots) de Mai 68. Certains s'en sont étonnés, car j'ai souvent affiché, dans ce même espace d'expression, une grande admiration pour des hommes de gauche : Pierre Mendès France, François Mitterrand, Willy Brandt. Alors, pouvant être sensible à une certaine gauche républicaine, pour peu qu'elle ait un peu tutoyé l'Histoire ou façonné un système social (Tschudi), il faudrait que je le sois aussi, sous peine de mortelle contradiction, à ce détestable maelström de fièvres éruptives et de pulsions libertaires individualistes avec lequel je n'ai rien en commun. Voici donc, en vrac et en attendant d'y consacrer un livre de nature pamphlétaire, quelques clefs de mon rapport difficile à Mai 68.

Historiquement, politiquement, intellectuellement, je suis un enfant de la Révolution française. Ob, certes, je ne renie rien au legs des quarante rois qui ont fait ce pays, et dont je crois connaître assez bien l'œuvre et le parcours, mais le jour où le temps des rois commença d'être révolu, ce fut la France qui, la première, donna l'exemple au monde. Non en décapitant son souverain, ni surtout en s'acbarant (erreur majeure) contre son clergé, mais en instituant que désormais, le pouvoir viendrait d'en bas, du corps des citoyens, de

ses élus, et non plus d'un souverain sacré à Reims. Une inversion de verticalité qui ne signifie absolument pas l'absence du pouvoir, c'est-à-dire l'anarchie, ni la dilution de la puissance souveraine, mais simplement son transfert, indivisible, au peuple.

Il n'y a donc rien de libertin dans l'idée révolutionnaire française, bien au contraire : les principes républicains énoncés dès 1792, défendus par le sang héroïque des soldats de l'An II sur tous les champs de bataille de l'Europe, puis appliqués beaucoup plus tard, après la défaite de 1870, par la Troisième République et son admirable ambition scolaire (Jules Ferry), tout cela part d'un projet volontariste, d'une conception ambitieuse de ce que doivent être l'Etat et la nation. L'idée, aussi, que le politique doit venir avant toute chose, primer sur l'économie et sur les intérêts privés. Vaste programme ! Projet un peu fou, j'en conviens, ambition démesurée, travail de Sisyphe, sans cesse recommencé, tant les forces contraires, à commencer par celles de l'argent, des particularismes, des communautarismes, sont puissantes.

De tels principes, une telle rigueur dans l'ambition exigent que l'Etat s'organise et se donne des moyens : la sécurité, la santé publique, et surtout l'éducation, la clef de tout. Cela implique de grands corps, avec des fonctionnaires, dont les qualités doivent être inégalables. Non pas pléthoriques, surtout pas, non pas gratte-papier, ou traîne-sabots, mais offensifs, séduisants, imaginatifs. Choisissez parmi les meilleurs. C'est par la qualité

que le service public s'imposera sur le privé, et non en se gonflant les pectoraux à répéter de façon incantatoire qu'il doit être respecté, préservé, sous le seul prétexte qu'il est le service public. C'est valable pour l'audiovisuel, pour l'enseignement, pour la médecine.

Alors, Mai 68, dans tout cela ? Descendre dans la rue sous de Gaulle, crier au fascisme contre un homme qui avait sauvé l'honneur de son pays, l'avait libéré, donné le droit de vote aux femmes, l'indépendance à l'Algérie. Vous trouvez cela particulièrement intelligent, lucide, prophétique, devant l'Histoire ? Le grand problème des soixante-huitards avec l'Histoire, c'est qu'ils ne la connaissent pas, ne veulent pas la connaître, n'y voient qu'une discipline bourgeoise, en quoi ils ont d'ailleurs parfaitement raison. Table rase, idées rases, jargon rasoïr, abominablement « socio-constructivisme », ignoble sabir de pédagogues et de « méthodologues » qui ont encombré l'École genevoise, l'ont orientée idéologiquement, depuis bientôt quatre décennies, jusqu'à la faire crever. Alors que rien n'est plus beau, plus noble, que le métier d'enseignant, ce rapport frontal, ce lien entre l'élève et le maître, dont personne, au monde, n'a mieux parlé que Charles Péguy, fils de rempailleuse, républicain contre le mal universel.

Alors quoi, Mai 68 ? Révolution sociale, sexuelle, capillaire, féministe ? C'est possible, je veux bien, mais ça n'est guère mon affaire. Je dois être une âme trop politique. Le « sociétal » ne m'a jamais intéressé, pas plus que l'histoire de la

vie privée. Mais les fleuves, oui, avec leurs affluents, tous ces petits Lirés et ces Monts Palatins, ce Loir et ce Loiret, ce Mont Gerbier-de-Jonc, notre Rhône surtout, et jusqu'en sa Camargue. Les listes de rois, les maréchaux de France, et surtout ceux d'Empire, et toutes les victoires de Napoléon, et encore plus ses défaites, tout ce fatras d'apparence un peu inutile, comme le latin et surtout le grec, tout ce que détestent les soixante-huitards, et jusqu'à ce dernier général de la dernière grande bataille, Cambronne, dont j'ai l'honneur, très fort, de leur livrer le mot. En pleine face.

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Christus

N° 206
avril 2005

128 p. - 10 €
étr. 11,50 €

Nos raisons d'espérer **La confiance à l'épreuve**

L'objet de ce numéro n'est pas tant de rappeler ce qu'est l'espérance chrétienne en termes appropriés à notre temps. Il est plutôt d'exprimer nos raisons d'espérer au sein même d'un monde qui doute et ne voit que trop son impuissance devant les menaces, la violence, les déterminismes économiques, la précarité des liens, qui mettent aujourd'hui la confiance à l'épreuve.

*Pierre Faure, Jean-Marie Gobert, Isabelle Le Bourgeois
Marguerite Léna, Christian Mellon, Francesco Rossi de Gasperis
Christophe Roucou, Bernard Sesboüé, Anne Stalé*

Abonnement 4 n°s : 38 € - 4 n°s+1 hors-série : 52 €

BULLETIN DE COMMANDE

CH

Je souhaite commander le n° 206 de *Christus* au tarif de 10 €.

Nom & prénom :

Adresse :

Cp. : Ville : Pays :

Renvoyer à Christus • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS
Tél. : 01 44 39 48 04 - <abonnements.christus@ser-sa.com>